

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

A LIRE : L'avenir de la race Canadienne-française

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNEE.—No 880

MONTREAL, 16 MARS 1901

5c LE No



Mme ALBANI

La grande cantatrice Canadienne-française, actuellement à Montréal

Documents Historiques

Qu'advient-il de la race Canadienne-française en ce XXe siècle ? Restera-t-elle unie, forte, homogène, ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ?

Au seuil du XXe siècle, qui renferme certainement la solution du problème de notre existence nationale, voulant connaître l'état d'âme de nos classes dirigeantes sur l'avenir de notre race, nous avons posé la question ci-dessus à nos Seigneurs les archevêques et évêques, à nos hommes d'Etat, à la magistrature, aux membres des professions libérales, aux financiers et aux écrivains.

Nous avons reçu un grand nombre de réponses qui offrent l'intérêt de documents historiques et que nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos bienveillants lecteurs.

Pour le moment, nous ne nous permettrons pas un mot de commentaire. Lorsque toutes les réponses auront été publiées et que nos lecteurs auront pu se rendre compte des opinions de nos distingués collaborateurs, nous confierons à un de nos plus habiles rédacteurs la tâche de résumer ces opinions et d'en trouver la résultante... si possible.

Et maintenant apprenons quel sera notre sort :

E.-Z. MASSICOTTE.

L'EPISCOPAT

Ont accusé réception, mais ont refusé de répondre : S.G. Mgr Paul Bruchési, S.G. Mgr M. Decelles, S.G. Mgr P. Larocque, S.G. Mgr J.-U. Emond, S.G. Mgr N.-Z. Lorrain.

Absent : S.G. Mgr F.-X. Cloutier.

A répondu :

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR ÉMILE-J. LÉGAL, COADJUTEUR DE SAINT-ALBERT

Bien cher Monsieur,

J'ai l'honneur d'accuser réception, au nom de Mgr Grandin et au mien, de votre note du 26 janvier dernier. Mgr Grandin, étant malade en ce moment, me charge de répondre aussi en son nom. Veuillez donc considérer ma réponse comme commune.

Je vous avoue que je ne me sens nullement en moi, le génie prophétique qu'il faudrait posséder pour répondre aux questions que vous avez proposées.

Je me borne à faire des vœux pour que la race canadienne-française grandisse et prospère, pendant le XXe, et qu'elle prenne définitivement, dans ce beau pays qui est le sien, l'ascendant auquel il lui est bien permis d'aspirer.

Je me permets même d'ajouter à quelles conditions, elle arrivera infailliblement à ce résultat.

1o. Qu'elle reste une race morale et vertueuse et elle prendra par la force des choses, la prépondérance intellectuelle et numérique ;

2o. Qu'elle garde soigneusement sa belle langue française et sa foi catholique et elle ne sera pas en danger d'être noyée dans le Pan-Américanisme ;

3o. Qu'elle combatte avec discipline, sous la conduite de chefs qui soient en parfaite communion d'idées et de sentiments avec leurs pasteurs et le Saint-Siège, et elle triomphera infailliblement, dans toutes les questions de liberté civile et religieuse.

Voilà des prédictions conditionnelles ; elles consistent à montrer des causes et à en indiquer les effets ; c'est un genre de prédiction qui a bien sa valeur.

Veuillez me croire, bien cher monsieur, votre bien respectueux et dévoué serviteur en N.-S. et M.-I.

+ ÉMILE-J. LÉGAL, Ev. de Pogle,
O.M.I., Coadj. de St-Albert.

LA MAGISTRATURE

Ont accusé réception, mais ont refusé de répondre :

les honorables juges S. Pagnuelo, F. Langelier, et A.-B. Routhier.

Ont répondu :

HONORABLE JUGE G. BABY

Cher Monsieur,

Je n'ai point le temps de donner à ma réponse toute l'extension qu'elle mérite, mais je n'hésite pas à dire que la race canadienne-française restera " unie, forte et homogène " dans le XXe siècle, si longtemps qu'elle n'oubliera point ses nobles traditions et saura demeurer attachée au drapeau qui la protège depuis au-delà d'un siècle.

Recevez, M. le Directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

G. BABY.

HONORABLE JUGE P.-A. CHOQUETTE

Réponse à la 1ère question.—La race canadienne-française, malgré mille difficultés, continuera son expansion sur cette partie du continent, vu, qu'en dépit de tout, elle restera unie, fidèle à sa foi, sa langue et ses institutions.

Réponse à la 2ème question.—Le Canada cessera infailliblement de faire partie de l'Empire Britannique, pour devenir Pays Indépendant, ou former un ou plusieurs Etats, dans les Etats-Unis d'Amérique.

P.-A. CHOQUETTE.

HONORABLE JUGE L.-A. DE BILLY

Monsieur le Rédacteur,

Je n'ai pas le temps d'étudier sérieusement ces questions. Je ne puis que rédiger une réponse *ex abrupto*, mais toutefois basée sur mes convictions personnelles.

D'abord, qu'advient-il de la race canadienne-française en ce 20ème siècle ? La race canadienne-française continuera à se développer et à se fortifier d'une manière plus apparente et plus évidente que jamais.

Il suffit de jeter un regard rétrospectif dans l'histoire du Canada depuis la cession du pays à l'Angleterre pour se convaincre de cette assurance.

D'abord, lors de la cession, nous n'étions restés au pays que 60,000 habitants. Presque tous nos seigneurs, nos concitoyens marquants et nos gouvernants étaient repassés en France ou du moins avaient quitté la Nouvelle-France. Il ne restait au pays que les habitants, le clergé et les missionnaires. Dans cet état de choses les Anglais s'emparaient de toutes les places publiques et gouvernaient le pays à leur façon et de manière à exclure les Canadiens-français des fonctions publiques, et aussi de manière à faire disparaître de la Nouvelle-France notre belle langue française. On a employé, à cet effet, tous les moyens possibles, sinon pour remplacer les Canadiens-français par des Anglais, du moins pour tâcher de changer leur langue, leur religion et leurs mœurs. De plus, ils ont voulu nous noyer dans la nation anglaise en unissant le Haut et le Bas-Canada et en nous gouvernant en conséquence. Les gouverneurs Craig et Durham sont là pour nous prouver quelles étaient leurs idées à ce sujet et ce qu'ils voulaient faire.

Mais tout fut inutile. Maintenant, nous sommes sous la Confédération des provinces, et la province de

Québec, de même que chaque province de la Confédération, est assurée de son autonomie.

La race Canadienne-française s'est agrandie, s'est fortifiée et s'est vouée à l'instruction publique, et dès lors parurent des citoyens remarquables, tels que les Viger, les Papineau, les Morin, les Lafontaine, les Cartier et tant d'autres qui surent défendre vaillamment nos droits politiques, nos institutions, notre religion, notre langue française et nos lois.

A la fin de ce dix-neuvième siècle, notre race, dans la province de Québec, a grandi, augmenté et dépassera bientôt 2,000,000 d'habitants. Notre commerce et notre industrie ont pris un essor considérable, notre instruction publique est générale et supérieure, notre littérature est digne de remarque, en un mot le progrès se fait sentir en tout et partout, et la race canadienne-française est maintenant contente et fière, jouissant en paix de sa liberté, de ses institutions, de sa religion et de ses lois.

A quoi ont abouti toutes les mesures qu'on a prises pour molester les Canadiens-français et les faire disparaître comme nation ? A rien autre chose qu'à les stimuler, à faire valoir leurs droits et à prendre les meilleurs moyens pour réussir, et, de fait, nous avons réussi.

Aujourd'hui, à l'ouverture du 20ème siècle, nous sommes dans les meilleures conditions possibles pour nous maintenir comme race ; nous sommes en état de prospérité sous tous les rapports, nous sommes fiers et contents de notre sort, nous jouissons à loisir de nos institutions, de notre religion, de notre langue et de nos lois, nous sommes unis et forts comme race et nous pouvons envisager avec confiance l'avenir et croire avec certitude que la race canadienne-française se maintiendra unie, forte et homogène dans le 20ème siècle. Dieu qui fait les nations ne permet pas qu'on les détruise sans cause certaine.

Il n'y a donc aucun danger pour le pan-américanisme.

LS-A. DE BILLY.

NOS HOMMES D'ETAT

Ont accusé réception, mais ont refusé de répondre : Honorable sir Wilfrid Laurier, Honorable J.-Israël Tarte, Honorable L.-A. Jetté, Honorable Lomer Gouin.

LES PROFESSIONS LIBÉRALES

A répondu :

M. H.-C. SAINT-PIERRE, C.R.

" Qu'advient-il de la race Canadienne-française en ce XXe siècle ?

" Restera-t-elle unie, forte, homogène... ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ? "

Tel est, Monsieur le Rédacteur, le problème dont vous me demandez la solution.

Je ne suis ni prophète ni fils de prophète, et cependant je vais essayer, en m'éclairant à la lumière du passé, de vous montrer l'avenir tel que je l'entrevois pour la race canadienne-française.

Si j'avais à faire un discours dans le genre de ceux que j'ai entendu réciter autrefois, lorsque j'étais jeune, les jours de la Saint-Jean-Baptiste ; si je voulais faire ce que les Yankees appellent du *spread-eagleism*,

je dirais que la race française du Canada est une race privilégiée, implantée sur le sol d'Amérique par l'ordre de Dieu lui-même, pour y civiliser les barbares ; je dirais que c'est une race dont la destinée est de dominer sur les autres races qui peuplent le continent américain, tout comme la tribu de Juda était destinée à régner sur les onze autres tribus qui composaient le peuple d'Israël ; je dirais que dans un avenir plus ou moins éloigné, mais à coup sûr dans le cours du siècle qui vient de s'ouvrir, la Grande République Américaine ne manquera pas de se disloquer ou de se dissoudre, de manière à former un grand nombre de républiques diverses, suivant que les intérêts des différents groupes de la population qui l'habite tendront à se séparer ou à se réunir, sur les différents points du continent ; je dirais que les provinces anglaises de la Confédération Canadienne obéissant aux lois de l'affinité et de la sympathie créées par l'identité du langage et des croyances religieuses se hâteront de se joindre à quelques-unes de ces Républiques ainsi détachées du corps principal, si même elles ne formaient pas elles-mêmes des républiques absolument distinctes et séparées.

Prenant alors comme certain que toutes ces révolutions se sont déjà accomplies, je m'empresserais de faire en termes émus, le portrait de la province de Québec, que je représenterais comme une "France nouvelle" à la tête de cette "nouvelle Europe."

Voilà ce que je dirais, si, demeurant sourd à la voix de l'Expérience, et aveugle au spectacle qui se déroule autour de nous, je cherchais, au moyen de théories fantaisistes à flatter la vanité de mes compatriotes ; mais il ne s'agit dans le moment, ni de faire une peinture que seuls les écarts d'une imagination par trop enthousiaste pourraient m'inspirer, ni de flatter la vanité de personne : Vous me demandez de pronostiquer l'avenir et vous comptez nul doute, avec raison, que je devrai m'appuyer sur des faits certains et des déductions logiquement tirées. C'est ce que je vais m'efforcer de faire en développant ma pensée en aussi peu de mots que possible.

Et d'abord, laissez-moi vous dire que je ne crois pas à la probabilité, ni même à la possibilité de la dissolution de l'Union Américaine, et je considère comme une utopie et comme une chimère l'idée que cette dissolution pourrait s'opérer dans le cours du siècle qui vient de s'ouvrir.

Pour nous faire croire à la possibilité d'une telle dissolution, on nous parle quelquefois des causes qui ont amené le groupement des diverses nations composant la grande famille européenne ; je réponds : Les causes qui ont amené ces groupements dans la vieille Europe ne se retrouvent nulle part dans la République Américaine. Il n'existe qu'une seule nation aux Etats-Unis : Cette nation, il est vrai, s'est recrutée parmi des races bien différentes les unes des autres, mais une fois implantées sur le sol d'Amérique, ces diverses races se sont fondues dans le grand tout et sont devenues "la nation américaine." Il n'y aura jamais de Charlemagne en Amérique qui morcellera le territoire américain pour le distribuer entre ses enfants. Et puis, ne l'oublions pas : Ce n'est pas sous l'empire de la crainte ni sous le fouet d'un conquérant que les soixante dix millions d'habitants qui couvrent le sol de la Grande République sont convenus de former entr'eux une union indissoluble ; ce qui les unit, et ce qui dans l'avenir continuera de les maintenir dans leur union, ce sont les grands principes de la démocratie à savoir : la "Liberté," l'"Egalité," et la "Fraternité," principes que tous sont fiers de professer et pour le maintien desquels il n'y a pas un citoyen américain qui ne serait prêt à sacrifier sa vie. Pour cette raison, je n'entrevois aucune cause de désunion qui pourrait, un jour, amener une dislocation de la République ou un morcellement de son territoire.

Comme, à peu de chose près, les mêmes principes prévalent dans notre Confédération, je ne trouve pas plus de raison chez nous, que je n'en vois chez les Américains, de prédire une dissolution probable de l'Union Canadienne. J'admets bien, cependant, qu'il ne serait pas impossible, au cas d'une guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, que notre pays pa

sous la domination de la République Américaine ; mais, cette domination nouvelle ne pourrait subsister que pour un temps seulement, et ce temps ne pourrait être que fort court. Jamais l'Angleterre ne consentira à céder le territoire du "Dominion" aux Américains, et cela, pour la bonne raison que, pour la Couronne d'Angleterre, céder le Canada à un pouvoir étranger serait sanctionner le principe que "l'Empire est susceptible d'être dissout" ; ce serait sonner le glas funèbre annonçant la fin de la puissance anglaise ; ce serait admettre que l'Angleterre est devenue une autre Espagne. Il n'existe aucune cause qui puisse faire présager un pareil désastre : Bien au contraire, tout semble indiquer que les forces entières de l'Empire viendraient se concentrer sur notre territoire pour le sauver de l'invasion étrangère.

Il me paraît donc bien clair, que pendant la durée du siècle qui commence, le Canada continuera de demeurer uni à l'Angleterre et à l'Empire Britannique. Il est probable que le nom de "Colonie" par lequel on nous désigne disparaîtra avant longtemps, et qu'on remplacera ce qualificatif peu populaire, par un autre mot plus en harmonie avec notre indépendance nationale ; mais nous n'en demeurerons pas moins une partie intégrante de l'Empire Britannique.

Ces bases étant posées, il me sera facile maintenant de donner une solution au problème que vous me demandez à résoudre, à savoir : "Qu'advientra-t-il de la race Canadienne-française durant le XXe siècle ?"

Voici ma réponse :

La race canadienne-française sera ce qu'elle est aujourd'hui avec les modifications suivantes : Les Canadiens français deviendront plus canadiens, plus "Britishers," plus unis à leurs compatriotes de langue anglaise ; mais dans cent ans d'ici ils seront encore des Canadiens français, c'est-à-dire des Canadiens parlant la langue française et fidèles à leur origine, à leur constitution, à leurs lois et à leur religion. Entendons-nous, cependant, sur ce nom de "Canadiens français." Une nation ne peut avoir deux allégeances. "Nul ne peut servir deux maîtres à la fois." Les habitants du Canada ne peuvent espérer de former une nation distincte et de jeter les bases d'un grand pays, tant que le Canadien d'origine française mettra la France en première ligne dans ses affections. Il faut qu'il sente que sa patrie est ici dans ce beau pays que Dieu lui a donné pour héritage. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la même loi s'applique aux Canadiens d'origines anglaise, écossaise ou irlandaise.

La race canadienne française est une race fière. On pourrait peut-être nous anéantir et nous massacrer jusqu'au dernier, mais nous subjurer... Jamais. Aussi, lisez l'histoire de notre peuple depuis la cession. Pendant plus d'un siècle c'est-à-dire aussi longtemps qu'on nous a traité comme des étrangers dans notre propre patrie, nous nous sommes tenus à l'écart, drapés dans notre dignité comme l'hidalgo espagnol dans son manteau. Mais, si d'un côté, nous sommes toujours prêts à résister à l'oppression, d'un autre côté, toute notre fierté et toute notre antipathie disparaissent du moment qu'on nous traite avec justice et avec bonté. Le jour où une majorité anglaise et protestante choisit l'un des nôtres pour en faire le premier ministre du Canada, ce jour-là vit surgir plus de "Britishers" parmi les Canadiens français que jamais l'Angleterre n'en avait rêvés jusqu'alors. Des centaines, des milliers, que dis-je, des centaines de milles [parmi nous se sont dits :

"Eh quoi, il est donc vrai que nos compatriotes de langue anglaise entendent traiter avec nous sur un pied de justice et d'égalité : Alors, c'est autre chose. Ils veulent être Canadiens avec nous et comme nous ; eh bien, c'est entendu, oublions le passé et tendons leur la main."

L'union des races, (je ne dis pas la fusion, je ne la crois pas possible), mais l'union des Franco-Canadiens et des Anglo-Canadiens, voilà l'avenir que je prévois et que je souhaite à mon pays pour le bonheur des générations qui nous suivront. Les Canadiens français resteront Français pour eux-mêmes et non pour le compte d'aucun autre pays mais avant tout ils seront Canadiens. Or, qu'est-ce qu'un Canadien ? C'est un

homme qui est né dans un pays libre et qui a grand besoin de l'église des institutions démocratiques. C'est un homme qui révere le drapeau du Grand Empire qui le protège et dont les couleurs flottant au-dessus de sa tête sont comme un emblème, un signe d'alliance et de ralliement entre lui et tous les peuples qui vivent sous la même protection. C'est un homme qui sait que son titre de citoyen britannique est pour lui comme un talisman qui lui assurera le respect de tous, en quelque pays qu'il se trouve. C'est un homme qui sent qu'il peut braver partout la tyrannie, l'injustice et la persécution, parce que derrière lui se trouvent toutes les forces de l'armée et de la marine du grand Empire anglais pour le protéger et faire mordre la poussière à ses oppresseurs. Or, tout cela nous vient de la vieille Angleterre. Il est bien vrai que notre langue est celle de la France, mais nos mœurs, nos habitudes, nos goûts, notre éducation politique et sociale, notre amour passionné et intelligent pour la vraie liberté sont autant de choses qui sont le résultat de notre contact journalier avec nos concitoyens de langue anglaise.

Dans le but de resserrer les liens d'amitié et de rendre plus intenses les sentiments de sympathie qu nous unissent à nos compatriotes anglais, dans le but de donner à nos enfants les mêmes chances d'avancement que celles qui se trouvent à la portée de nos concitoyens de langue anglaise, et surtout dans le but de conserver à notre Province sa part de légitime influence dans la grande famille canadienne, nous sentons qu'il nous faut faire apprendre aux générations qui grandissent la langue de la majorité. C'est une nécessité qui s'impose et devant laquelle nous ne pouvons pas reculer, à moins de consentir à faire de nos enfants les domestiques et les serviteurs de leurs compatriotes anglais.

Dans vingt-cinq ans, toute la jeunesse instruite parlera l'anglais comme Laurier, et dans cinquante ans on entendra dans nos campagnes ce langage moitié anglais et moitié français qui fait le charme des poésies si pleines de fraîcheur que nous donne, de temps à autre, notre ami le Dr Drummond ; mais le français restera. Ce sera comme aujourd'hui la langue de la famille. Ce sera aussi la langue de l'aristocratie, même de l'aristocratie de nos provinces-sœurs. Lorsque les Anglais, les Ecossais et les Irlandais de bon ton verront notre population instruite converser avec une égale aisance en anglais et en français, ils ne voudront pas se laisser surpasser par leurs compatriotes d'origine française : Ils feront ce que l'aristocratie anglaise fait aujourd'hui en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, et comme elle, ils se sentiront fiers d'arriver à parler le français comme les Salisbury, les Dufferin et les Landsdown, c'est-à-dire mieux que nous. Oh ! ne craignons pas de voir jamais disparaître du Canada notre belle langue française. Sa supériorité, soyez-en sûr, s'imposera toujours d'elle-même.

Dans cent ans, la population du Canada, si l'on juge de son accroissement par les recensements faits durant les cinquante dernières années, devra être d'au moins de douze, quinze millions d'habitants. A cette époque, notre immense territoire du Nord-Ouest aura été subdivisé en quatre ou cinq belles provinces dont chacune produira assez de blé pour nourrir sa population et celle de l'Angleterre pendant douze mois. Montréal, grâce à l'expansion extraordinaire de notre commerce et grâce surtout à la création d'une ligne courbe vers les grands lacs au moyen de l'ouverture du Canal de la baie Georgienne et du creusement de la rivière Ottawa, Montréal, dis-je, sera devenu l'un des plus grands centres de distribution du continent américain et peut-être même du monde entier. Sainte-Anne de Bellevue et le Sault-au-Récollet seront des faubourgs du "greater Montréal."

(A suivre)

La semaine prochaine, nous publierons les réponses de MM. Benjamin Sulte, Léon Gérin, Pamphile Lemay, Chs.-A. Gauvreau, Gustave Comte, etc.



CONTES CANADIENS



LA FEMME A L'AIGUILLE

I.—NON

Alice avait dix-neuf ans et les portait de la manière la plus ravissante possible sur ses joues rosées, qu'un rayon de notre soleil s'était amusé à brunir.

A la voir passer rêveuse, le sourire sur les lèvres, effleurant les marguerites des champs du bas de sa robe de gaze, les cheveux légèrement dérangés par le chaud baiser de la brise d'été, elle ressemblait à s'y méprendre à ces figures toutes dorées d'illusions et de jeunesse, qui voltigent et repassent souvent à ces heures de mélancolie, que nous ont laissées Obermann René. Aussi, dans un moment de rêverie, avait-elle eu un vague soupçon qu'elle devait être jolie, et depuis ce jour-là, presque sans s'en apercevoir, elle s'était formé un petit sanctuaire d'adorateurs dont elle était la déesse. Mais Alice, qui traitait un peu les choses sérieuses, comme le bas de sa robe traitait les fleurs des prés, faisait autant d'heureux qu'elle avait de courtisans, et cela était dû à une chose bien simple, que je puis vous dire confidentiellement.

Alice était coquette jusque dans le bout de son petit doigt de nacre.

Edouard avait vingt-et-un ans, quelques lambeaux d'enthousiasme, un amour profond pour tout ce qui est grand, noble et bon, et pour tout patrimoine quelques mauvais vers qui comptaient depuis longtemps parmi ses péchés de jeunesse.

Comme ceux de son âge, il avait cru bien naïvement, au sortir du collège, qu'il lui suffisait de posséder du talent et de l'énergie pour avoir, comme ses camarades, sa part de pain et de soleil sur le sol natal ; mais cette croyance s'était bien vite évanouie au contact de l'égoïsme et de la méchanceté, puis un beau jour, le cœur malade et mourant, il était parti pour l'étranger.

Pendant deux ans, on n'entendit plus parler de lui ; mais un matin, le voisin d'Alice était revenu, à l'ébahissement de tout le monde, décoré et capitaine de lanciers.

Ce fut un jour de fête au village.

La mère embrassait son fils avec orgueil. Alice qui aimait éperdument la nouveauté, voyait revenir un brave camarade d'enfance, et comme les larmes des autres la faisaient facilement pleurer, elle se promettait bien d'user de toute son influence de fille d'Eve, pour épargner une douleur à la famille du voisin, en prolongeant indéfiniment le congé d'Edouard.

Il est assez difficile pour un militaire de se départir d'aucune des vieilles habitudes qu'il contracte au régime.

Edouard avait conservé celle de faire de longues promenades sans but, rêvant il ne savait à quoi, et bien souvent dans ses excursions à travers le parc de la villa, il apercevait le chapeau de paille qui cachait la tête de linotte d'Alice, se mouvant gracieusement sous les feuilles de son jardinet.

Ce morceau de paille d'Italie eut le privilège de fixer un instant ses rêveries. Il se prit à penser qu'il pourrait bien trouver là-dessous, ce qu'il avait vu chercher vainement à bien d'autres—la véritable pierre philo-

sophale du siècle—une bonne femme aimant bien son mari ; et il se promit de saisir l'occasion aux cheveux—bien qu'on prétende qu'elle est chauve—et d'étudier de près sa brunette de voisine.

On se brûle souvent les doigts à ces études-là.

Edouard le savait par expérience, car son premier amour avait été pour une pâle Anglaise, qu'il avait regardée de trop près, et qui, dans un jour de déception, avait offert son cœur à Dieu ; aussi jura-t-il de ne pas s'approcher avant de bien connaître le terrain.

Alice, de son côté, était trop femme pour ne pas s'apercevoir de l'impression qu'elle produisait sur son voisin ; et, fière de sa nouvelle conquête, elle le laissa tranquillement entrer dans la collection de papillons qu'elle se formait, se disant bien qu'une fois là, elle l'y retiendrait à loisir, et qu'elle pourrait se passer le mignon caprice de lui enfoncer comme aux autres, entre les deux ailes, son épingle de naturaliste—l'amour.

Pendant un mois, Edouard fit ce que font tous les amoureux ; il se contenta d'aimer Alice de toute son âme de poète, se figurant qu'il était impossible pour elle d'en aimer un autre.

MM. Meunier et Darlington, les deux autres prétendants, en croyaient autant, et Alice était on ne peut plus heureuse de les aimer à son aise tous les trois, car—toujours confidentiellement—elle les aimait éperdument, tant qu'elle les voyait assis près d'elle et lui contant fleurette, mais il ne fallait pas s'en aller. Autrement le vilain petit dieu de la fable courrait au plus pressé, et décochait aussitôt sa flèche la plus aiguë à l'heureux remplaçant.

Presque chaque jour, après-dîner, Edouard venait causer avec Alice. Ce qui au commencement n'avait été qu'une distraction était devenu un besoin pour lui ; car un jour, ayant voulu connaître par lui-même, jusqu'à quel point l'amour peut faire tourner la tête, il s'était privé de converser avec sa voisine pendant deux journées, et il avait failli se fondre d'ennui et de migraine.

Ce fut bien pis lorsque, dans un moment de retour sur lui-même, il s'aperçut que MM. Meunier et Darlington étaient aimés autant que lui. Il essaya pendant deux heures de se persuader le contraire. Inutile ; la triste réalité se dressait là devant lui. Il tenait d'un autre ami que M. Darlington était le fiancé de la voisine, et qu'en attendant, comme elle était bien convaincue qu'il serait son mari, Alice se permettait de lui préférer, pour le quart-d'heure, M. Meunier.

Pendant quarante-huit heures, Edouard se figura que l'amour d'Alice lui était chose parfaitement indifférente ; mais, hélas ! un soir le pauvre garçon se prit à sangloter, car il se sentait un immense besoin d'affection, et le lendemain Alice recevait la note laconique suivante :

Vous croyez-vous le courage de m'aimer un jour, Alice ? Pour vous entendre dire "oui" je renoncerais à tout, carrière, honneurs, épée. "Non" me ferait reprendre demain mon bâton de voyage et retourner tristement sur le chemin où, depuis deux ans, je marche sans amitiés comme sans affections.

Alice se garda bien de répondre à ce billet. Il lui fallait de la réflexion, que sais-je moi ? enfin, tout ce bagage de prétextes, que trouve toujours une jolie femme lorsqu'elle ne veut pas se prononcer.

Edouard, lui, suivait un cours de patience. Il continua ses causeries d'après-midi, tout en évitant

d'amener la conversation sur l'important chiffon de papier, et il en était récompensé par le mignon caquetage d'Alice qui ne s'était jamais montrée aussi rieuse et aussi spirituelle. Mais tout a une fin ici-bas ; et un beau soir de septembre qu'Alice était frileusement assise sous un des grands chênes qui entouraient la maisonnette, et s'occupait d'une merveilleuse broderie, Edouard lui glissa tout doucement à l'oreille sa question de l'autre jour.

D'abord, Alice feignit ne pas comprendre le mot amour ; mais poussée au pied du mur par Edouard, elle s'informa nonchalamment s'il avait sur lui son brouillon de lettre.

Une première lettre d'amour s'écrit toujours sur un brouillon.

Prenant entre ses doigts de fée son aiguille à broder elle fit trois points presque imperceptibles sous un des mots du billet, et le remit à Edouard, pendant qu'une larme perlait sous ses longs cils.

Edouard était ému comme à son premier jour de bataille.

Son regard atterré venait de tomber sur le mot "non" et devant lui repassait toute l'humble et modeste existence qu'il avait rêvée dans sa patrie, et que cette femme venait de faire mourir avec une piqûre d'aiguille.

Pendant cinq minutes, il garda un long silence qui valait à lui seul bien de ces larmes que l'on croit venir du cœur ; puis, brisé par l'émotion, il baisa respectueusement la main qui venait de tuer sa jeunesse et s'enfuit comme un fou à travers le parc.

Le soir il s'affaissait sous les attaques d'une fièvre cérébrale. Il voulait mourir, et sa mère, qui passa toute la nuit à le veiller et à lui répéter cet axiome de la sagesse : "Malheur à celui qui peut désirer la mort tant qu'il lui reste un sacrifice à faire, un bonheur à soigner, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer !" l'entendit répéter bien souvent le nom d'Alice, mêlé au mot aiguille, sans se douter que cette arme mignonne avait poignardé l'âme de son pauvre Edouard.

II.—OUI

Deux longs mois s'écoulèrent sans que l'on vit Edouard sortir de chez lui.

Les uns disaient qu'il était en train d'écrire ses aventures : d'autres, et c'étaient peut-être les mieux renseignés, qu'atteint d'une singulière maladie, il passait ses journées seul et silencieux à regarder le coin du jardinet voisin, que l'on pouvait entrevoir par la fenêtre de sa chambre.

Alice ne passait pas le temps plus gaîment, car malgré son élégant défaut, elle s'était aperçue que l'absence d'Edouard faisait un vide autour d'elle, et, du reste, elle était douée au suprême degré de ce qu'on peut appeler la philosophie des femmes—la perspicacité.

Depuis qu'elle n'entendait plus son ami lui parler d'amour, cet amour avait grandi à ses yeux et elle s'était aperçue que la passion délicate et dévouée d'Edouard, valait bien les spleens de M. Darlington, ou les grosses turlupinades de M. Menier. Bien souvent elle se demandait ce qu'Edouard pouvait faire, caserné

comme cela dans son affreuse chambre, et les mots ingratitude, abandon, voltigeaient déjà dans sa pensée, lorsqu'un jour, au détour du bois, ils se rencontrèrent.

Edouard était pâle et défait. Alice rougissait de plaisir et d'émotion.

Edouard fut galant et prévenant comme dans les beaux jours d'autrefois, mais peu causeur : il n'osait trop l'être, crainte d'avoir des larmes dans la voix. Alice fut affectueuse et presque expansive.

Quand ils se séparèrent devant le petit parterre, Alice exigea d'Edouard la promesse qu'il reviendrait le lendemain. Le lendemain, Edouard était auprès d'elle, et les causeries et les confidences de jadis recommencèrent.

Peu-à-peu ces confidences, ces causeries devinrent ces épanchements d'âme à âme que les poètes ont chantés sur tous les tons, et un jour Alice se penchant à l'oreille d'Edouard lui murmura :

— Avez-vous oublié l'aiguille ?

Ces paroles affectueuses portaient en elles une parcelle du baume du samaritain de l'Evangile, car à quelque temps de là, Alice et Edouard agenouillés aux pieds du Christ de l'église du village, se jurèrent mutuellement de s'aimer toute la vie, ce qui est plus difficile qu'on ne le pense, même pour les âmes patientes.

Le garçon d'honneur remarqua qu'Alice avait prononcé son "oui" d'une voix forte et calme ; et, au grand étonnement des invités, quand, après être rentré chez lui, Edouard présenta à sa femme sa corbeille de noces, la première chose qu'elle en retira fut une aiguille d'or.

— Si jamais il nous prenait fantaisie de rompre ce que Dieu vient de lier, cette aiguille raccommoderait tout, n'est-ce pas Alice ?

— Oh ! oui, Edouard, repartit la voix mutine de sa femme. C'était la deuxième fois qu'elle disait "oui" depuis le matin.

Ce mariage fut on ne peut plus heureux, et Edouard qui n'a cessé que depuis quelques années d'être membre du parlement, ne décroche plus son grand sabre de cavalerie que pour mieux faire rire les cinq blondes têtes d'enfants que Dieu lui a envoyées.

De temps à autre il reçoit encore, par l'entremise du jeune Darlington, des nouvelles de ses anciens camarades du régiment ; car Darlington marié six ans après lui, n'a eu que ce seul fils, qu'Edouard a fait entrer au deuxième lanciers, grâce à son ancien lieute-

nant qui en est devenu le colonel. M. Meunier a succombé la semaine dernière, à l'attaque d'apoplexie qui le menaçait depuis déjà quelque temps.

Cette mort a affecté un peu ma grand'ère. Elle perd ainsi un à un, tous ses souvenirs de jeunesse ; néanmoins, cela ne l'empêche pas de temps à autre, tout en brochant, de nous raconter quelques naïves histoires dans le genre de celle-ci, et de porter encore à ravir la coquetterie de ses soixante-sept hivers ; car, ma grand'mère—ce sera ma dernière confidence—c'est tout bonnement :

— La femme à l'aiguille. F. DE ST MAURICE.

beaux ces yeux ne sachant pas refléter les pensées ! belles, le sont-elles vraiment ces lèvres ne connaissant pas le sourire ? Cette belle statue parlera aux sens mais n'ira jamais jusqu'au cœur. Que lui manque-t-il pour cela : la grâce, la grâce qui attire, charme, retient et à laquelle, ne niez pas, messieurs, vous ne sauriez résister. La beauté est enviable, mais combien plus désirable est la grâce.—L'idéal serait d'être à la fois belle et gracieuse ; mais chercher l'idéal ici-bas, n'est-ce pas chercher l'insaisissable ! et puisque la perfection n'habite pas notre monde faisons notre choix entre ces deux dons précieux de dame Nature.

Quant à moi, s'il m'était donné de choisir entre la beauté et la grâce, mon hésitation ne serait pas longue ; en laissant la beauté et en me parant de la grâce je croirais agir avec prévoyance et m'assurer un bonheur plus long, car la beauté passe et la grâce reste—plus longtemps. Non seulement le bonheur donné par la grâce sera plus durable, mais il sera plus sûr, la grâce plus belle que la beauté sait mieux qu'elle attirer les cœurs, et heureuses celles qui auront ce don en partage car elles sortiront sûrement victorieuses de la grande lutte de l'amour et pourront s'écrier avec le fier César : Veni, vidi, vinci.

CARMEN.

Courage de tous les jours

Ayons le courage de payer une dette, surtout quand nous avons l'argent en poche.

Ayons le courage de nous passer de ce qui ne nous est pas indispensable quelque envie qu'aient nos yeux de l'avoir.

Ayons le courage de dire ce que nous pensons quand cela est nécessaire, et de nous taire quand la prudence l'exige.

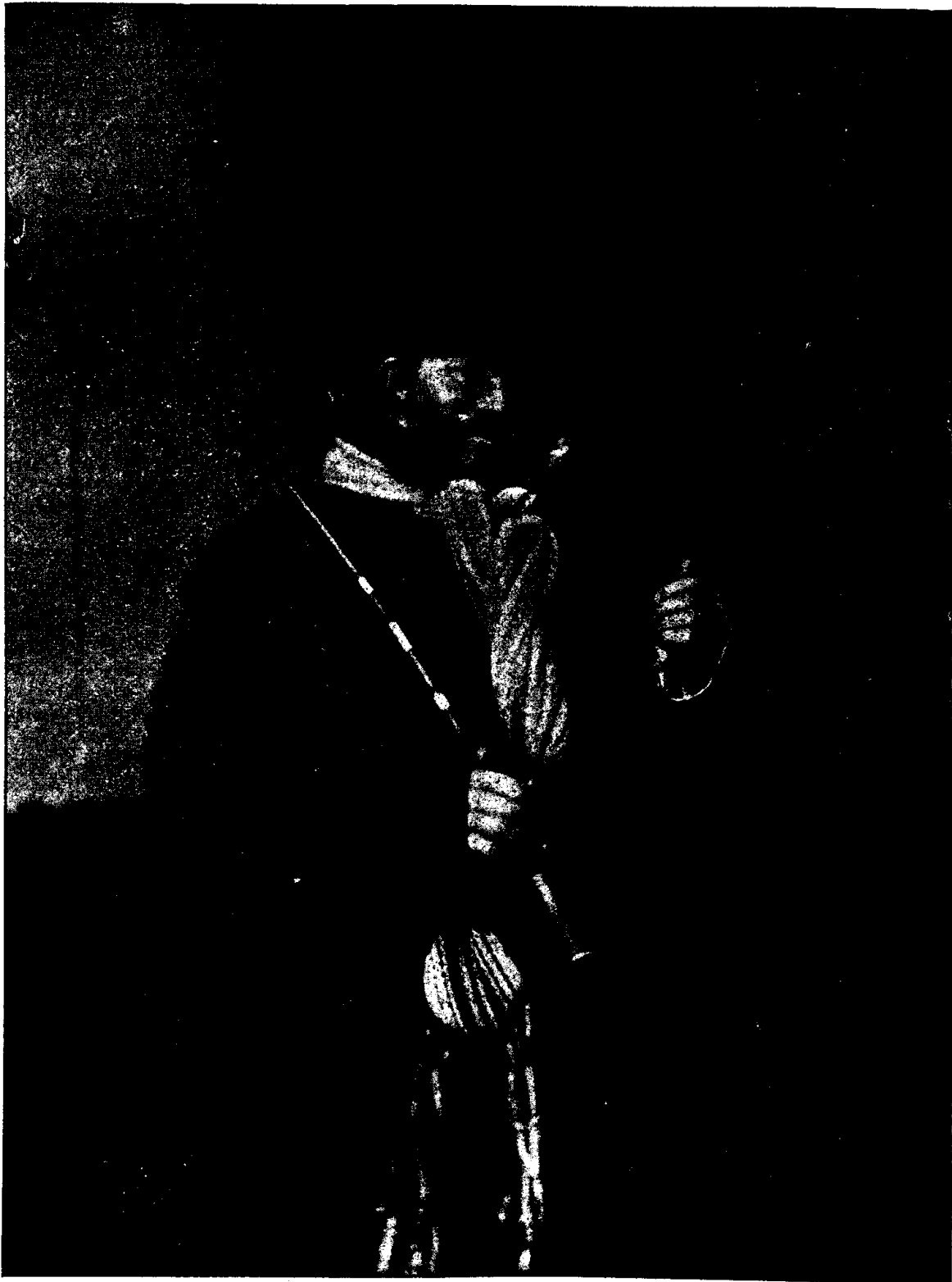
Ayons le courage de parler à un ami pauvre, quand bien même nous serions en compagnie d'un autre ami riche et richement vêtu.

Ayons le courage d'avouer que nous sommes pauvres, et d'ôter ainsi à la pauvreté l'un de ses plus sensibles aiguillons.

Ayons le courage de dire à un homme pourquoi nous ne voulons pas lui prêter d'argent.

Ayons le courage de nous séparer de notre plus agréable ami, si nous sommes convaincus qu'il manque de principes. Un ami devrait supporter les défauts d'un ami, mais point ses vices.

Ayons le courage de porter des vieux habits tant que nous ne pouvons nous en payer des neufs.



TYPES MONTREALAIS. — Un cocher de place

LA GRACE ET LA BEAUTÉ

La grâce peut exister sans la beauté. Cette dernière est même une chose assez rare, tandis que, Dieu merci, notre planète est habitée par de fort gracieuses personnes. Mais, si la grâce existe sans la beauté, je serais presque tentée de dire qu'il n'est pas de beauté sans grâce. Une femme belle, mais belle seulement, n'est et ne sera jamais à mes yeux qu'une belle œuvre inachevée de la nature, œuvre que je regrette de ne pouvoir admirer sans restriction. Sont-ils vraiment

LE MONDE ILLUSTRÉ

CAUSERIE ARTISTIQUE

ALBANI

MONTRÉAL, 16 MARS 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

FRANC - PARLER

UNE BIBLIOTHÈQUE ! UNE BIBLIOTHÈQUE !

N'est-ce pas une honte, en effet, que Montréal n'ait pas sa bibliothèque ?

Voyons, est-ce concevable, est-ce tolérable, est-ce digne d'une métropole ?

Non, vraiment. Et jusques à quand cela va-t-il durer ?

Comparons, si vous voulez. La moindre petite ville des États-Unis a sa bibliothèque gratuite. Souvent même les municipalités généreuses ont installé, à deux ou trois endroits, des salles de lecture, ouvertes au public. Là, matin et soir, jeunes et vieux, hommes et femmes, étudiants et gens d'affaires, avocats, médecins, artistes et ouvriers, vont s'initier au grand mouvement de la science, de l'art et du génie universels.

Quelle aubaine, pour les sans fortune, de puiser dans ces trésors intellectuels ! Quelle joie aux humbles de baigner leurs fronts dans la lumière ! Et pour les durs travailleurs courbés sur les tâches pénibles, quoi de plus sain et de meilleur pour retremper leurs forces, meubler et orner leurs cerveaux, réjouir, embellir leurs âmes !

Une bibliothèque publique ! Mais c'est aujourd'hui une nécessité sociale. C'est l'aliment, par excellence, des démocraties. C'est l'incarnation toujours présente, toujours féconde du progrès et de la civilisation.

Et pourquoi hésitons-nous ! Est-ce qu'une bibliothèque serait une innovation, par exemple ? Mais, au Canada comme aux États-Unis, elles abondent. Sans compter Ottawa et Québec qui ont la bibliothèque parlementaire, Toronto, Hamilton, London et plusieurs autres villes possèdent chacune leur bibliothèque. Que dis-je ! Westmount, au bout de cinq ans à peine d'existence, oui Westmount a sa bibliothèque publique.

Et c'est Montréal, la ville aux trois cent vingt-cinq mille âmes, c'est la métropole du Canada, dont les revenus égalent ou dépassent ceux de la Province de Québec toute entière, c'est Montréal qui reste honteusement en arrière.

Ce n'est pas supportable ! De grâce, messieurs les échevins, hâtez-vous. Réparez vite votre faute. Ne laissez pas Montréal dans l'ornière !

Si l'argent vous manque, eh bien, faites comme Toronto, Hamilton et Westmount. Levez un impôt annuel sur les citoyens. Un impôt très léger suffira. Avec cela vous couvrirez les premières dépenses. Puis, les donations viendront par surcroît.

Oh ! je vous en prie, pour l'honneur de Montréal, donnez-nous donc une bibliothèque publique, nationale, libre, ouverte à toutes les intelligences...

Nous avons six théâtres en permanence. Si vous ajoutiez une bibliothèque, Montréal pourrait devenir avec le temps une ville de cinquième ordre...

JEAN BAPTISTE.

Décidément, nous voici dans une véritable crise théâtrale. Non seulement tous nos théâtres marchent à merveille, mais aussi, voici tout le monde devenu acteur et même auteur dramatique.

Depuis dix jours, nous avons eu *Antoinette de Mirecourt*, drame de MM. Elzéar Roy et Lacasse ; *Le mariage de Lucette*, comédie de Jéhin-Prume et Germain Beaulieu ; enfin, des amateurs donnaient au bénéfice du Refuge Français le beau drame d'Henri de Bornier, *France d'Abord*.En réalité, *France d'Abord* doit entrer dans la catégorie des drames tranquilles. Ce n'est certainement pas une pièce de grande envergure et qui est loin d'approcher la *Fille de Rolland*. On y trouve de fort belles choses et on reconnaît que la main qui l'a écrite est une main de maître.

L'action est bien conduite, lente parfois, et on sent que l'auteur s'est appliqué à chatouiller la fibre royaliste. Cela est bien permis et je n'y trouve rien à redire.

France d'Abord nous conduit à l'aurore du règne de Louis IX. Le comte Hugonnel, oncle du roi, veut enlever à Blanche de Castille, la régente du Royaume de France. Pour arriver à ses fins, il a entraîné dans sa révolte, bon nombre de seigneurs, entre autres le comte Thibault de Champagne. Ce dernier, depuis longtemps amoureux de la reine, laisse toucher son cœur et abandonne la trahison pour entrer dans la cause royale.

Furieux, Hugonnel se met en campagne, et embauche des routiers qui s'emparent de Thibault dans une embuscade. Blanche de Castille, seule, va dans la forteresse de son ennemi traiter de la rançon du comte Thibault.

Ceci me semble bien extraordinaire, qu'une régente de France, aille seule, sous la conduite d'un chef de routier, traiter avec un ennemi de la couronne. Enfin je n'ostine pas !...

Hugonnel ne veut rien entendre et dit à la reine de choisir entre Thibault ou l'abandon de la régence. Au moment où Hugonnel condamne le comte de Champagne à la mort, survient l'archidiacre Robert, qui menace d'excommunication tous les ennemis de la maison royale.

Le comte Hugonnel est obligé de se soumettre et pour mettre fin aux discordes, on décide de couronner le jeune roi Louis IX.

Hugonnel de plus en plus furieux, décide de se venger et oblige la comtesse Aliénor de placer dans l'intérieur de la couronne royale un bandeau empoisonné. Cette comtesse Aliénor, la protégée d'Hugonnel, déteste souverainement Blanche de Castille et la famille régnante qui lui aurait ravi, à elle et sa race, la couronne de France. Cependant, la jeune fille devant l'énormité du crime, revient à des sentiments plus nobles, dénonce Hugonnel et meurt en plaçant sur sa propre tête le bandeau empoisonné.

Le comte Thibault provoque Hugonnel en duel, le tue et délivre la France d'un citoyen turbulent et la famille royale d'un parent par trop gênant.

Ici finit le drame, dont les différentes péripéties sont étoilées de vers charmants, à la note éminemment patriotique.

Nos amateurs se sont distingués, la mise en scène et les costumes étaient du plus grand effet.

Tous les acteurs ont indistinctement fort bien rendus leur rôles, et grand crédit leur est dû, car jouer un drame en vers est fort difficile. Cependant, il n'y eut pas de tirage, et on doit dire que d'un bout à l'autre la représentation a été excellente.

Mlle Idola Saint-Jean, dans le rôle de la comtesse Aliénor a donné une fois de plus, les preuves d'une excellente diction. Il est dommage que cette jeune et distinguée artiste ne suive pas le chemin qui lui est indiqué et par son talent et par l'art. Il est incontestable, et ceci de l'avis de tous, que Mlle Saint-Jean devrait jouer plus souvent.

JÉHIN-PRUME.

Albani arrive. Le rossignol revient au nid... en passant.

Quelque soit le motif de son retour, nous profitons de l'occasion pour saluer l'artiste remarquable qui a jeté tant d'éclats, dans les hautes sphères sociales européennes, sur le nom canadien. Nous avons hâte de voir quel accueil on lui fera, car le jour est passé des triomphes délirants que provoquait son passage parmi nous.

N'est-elle pas toujours la grande artiste ? Nous a-t-elle trop dédaigné ? Ou bien ne la comprenons-nous pas ? Je ne sais à quoi attribuer la froideur de ses compatriotes, peut-être même l'apathie, mais enfin, elle existe et je la constate.

Elle sera à Montréal, le 13 du mois courant, entourée de sommités musicales, telles que Mlle Foster, contralto, M. Douglas Powell, bariton, Tivador Natchez, violoniste, Signor Brossa, flutiste, et F.-T. Watkins, pianiste. Ce sont tous des artistes d'un talent indiscutable et le concert de la salle Windsor, malgré tout, ne manquera pas de réunir les dilettantes de la métropole.

QUELQUES SOUVENIRS DE Mme ALBANI

Depuis que j'ai commencé ma carrière, raconte Mme Albani, j'ai chanté dans des pays étranges. Une de mes expériences les plus remarquables a été au mariage royal en Russie. Dans ce pays, les chanteurs ont considérés comme des serviteurs. C'était bien drôle ; nous étions tous sur une espèce de balcon au-dessus de la salle du banquet, et quand notre tour était arrivé, nous nous placions vis-à-vis une petite ouverture et nous chantions. Ce qui m'a amusée le plus, c'est que, pendant que nous faisons de notre mieux, le cliquetis des couteaux et des fourchettes ne cessait pas et, au beau milieu des passages les plus impressionnants, l'on entendait tout à coup, le son d'une trompette et un personnage quelconque se levait et proposait une santé. J'ai été plus heureuse que Mme Patti, qui fut interrompue au milieu de son solo.

On m'a souvent demandé de chanter dans la chambre d'un mourant ou de personnes dangereusement malades. J'ai chanté pour le vieil évêque d'Albany quand il était malade. Le premier Festival où je me sois fait entendre et celui de Norwich. Six ans après, y étant retournée, je reçus une lettre d'un vieux monsieur, qui voulait entendre *La dernière Rose d'été* ; je chantai cette belle romance, près de son lit de mourant ; c'est une scène que je n'oublierai jamais.Plusieurs fois, j'ai été forcée au milieu de la nuit, longtemps après le concert, de sortir sur le balcon de l'hôtel où je logeais, et de chanter *Home sweet home*, ou quelque autre ballade populaire devant une foule qui se tenait dans la rue. Une fois, c'était à Dublin, les étudiants dételèrent mes chevaux, et l'on me dit que si je ne chantais pas on briserait les vitres de l'hôtel. Je parus sur la galerie, enveloppée de châles épais, car il faisait une nuit très froide. Ce n'était pas chose aisée que de chanter dans de telles circonstances.

MME ALBANI.

CARNET ARTISTIQUE

Il nous fait plaisir d'apprendre que M. Jos. Saucier, l'artiste favori du public montréalais, doit s'embarquer pour l'Europe en août prochain, avec l'intention d'étudier avec les grands maîtres de l'art musical européen. On dit que les nombreux amis de M. J. Saucier doivent organiser un magnifique concert, afin d'aider notre jeune compatriote dans son œuvre de progrès artistique. Nous ne saurions trop encourager notre population montréalaise à se porter en foule à ce concert organisé en faveur de l'un des nôtres. M. Saucier nous reviendra probablement dans un an. Son désir est de se fixer au milieu de nous et de faire bénéficier notre pays de son superbe talent enrichi d'importantes et sérieuses études. Nous sommes sûrs de ses succès.

PROFILS D'ARTISTES MONTREALAIS

M. ERNEST LAVIGNE

J'ai devant les yeux, un délicieux volume de *Mé-lodies*. Ce petit chef-d'œuvre de gravure et d'harmonie est dû à notre populaire chef d'orchestre, M. Ernest Lavigne.

Voici un nom, qui certes, éveille bien des souvenirs.

En effet, n'a-t-il pas contribué lui aussi à l'édification de l'Art Musical à Montréal et ceci dans une mesure plus grande qu'on serait tenté de le croire.

Il y a près de vingt-cinq ans que je le connais. Et, aussi loin que me portent mes souvenirs, je vois le trio des frères Lavigne, deux à Montréal, l'autre à Québec, étonnant tout le monde par leur infatigable ardeur et leur esprit d'initiative.

M. Ernest Lavigne, successivement corniste distingué, marchand de musique, agent pour fabriques de pianos, directeur de la musique du 65ème régiment et enfin directeur des concerts du Parc Sohmer, est une des figures les plus connues à Montréal.

Peu de musiciens sont plus populaires que lui auprès de la foule, car toujours il s'est appliqué à captiver la masse du public. Ceci est facile à comprendre, si l'on considère la partie des concerts de la fanfare de la Cité, puis actuellement ceux du Parc Sohmer.



Photo. Laprés & Laverne

Le volume des mélodies de M. Lavigne devait lui aussi subir cette influence populaire. L'auteur s'est appliqué à écrire des phrases simples, gaies ou touchantes, qui frappent l'esprit et sont destinées à rester gravées dans la mémoire.

Pas de ces mélodies recherchées, mais partout une noble simplicité. Et sur tout ceci une harmonie que peut aborder l'élève, c'est-à-dire qui n'exige pas de sa part, des connaissances techniques excessives.

Voici donc un ouvrage de famille, et le soir, dans les touchantes veillées familiales, la jeune fille pourra égayer le foyer en chantant ces pages empreintes d'un sentiment réel et vécu.

M. Lavigne, connaît bien ses compatriotes et il vient de le prouver. Sachant ce qu'il leur fallait, il l'a produit, et je dois sincèrement le féliciter sur le résultat.

Le vif succès obtenu par ce recueil nous fait espérer que bientôt nous aurons le plaisir de saluer de nouvelles œuvres du populaire compositeur. Au reste, l'œuvre de M. Lavigne ne se résume pas à ce livre. Depuis longtemps nos dilettanti connaissent son grand talent et nous savons qu'il ne s'en tiendra pas là.

Je ne puis donc trop recommander le recueil des *Mé-lodies* de M. Lavigne, qui est, je le répète, un ouvrage éminemment populaire et national.

JÉHIN-PRUME.

LE REFLET

Jacques n'avait annoncé son mariage par un mot bref que je sentis plein de bonheur. D'autre part, un habitant de la petite ville où il vivait depuis lors et que je rencontrais, me dit :

— Mme Jacques de La Fère ? Oh ! elle a été ravissante ! Une beauté. Malheureusement, il n'en reste rien. Une grave maladie qu'elle a eue à dix sept ans l'a complètement changée ; aujourd'hui c'est une laide.

Et il ajouta, avec une cruauté de compatissant :

— On n'a pas compris votre ami. Ce n'est pas la fortune qui l'a attiré, Mlle Lourdeis était pauvre. Ce n'est pas sa figure, hélas ! J'accorde que son caractère est charmant, mais cela n'est pas tout. Enfin, nous avons tous été bien heureux pour elle ; c'était une chance inespérée. Elle n'aurait jamais pu rêver cela.

Cette énigme me sollicitait. Je connaissais si bien Jacques. C'était un homme éperdument épris de la beauté, de tout ce que le jeu de la lumière et des lignes crée d'éphémère et de délicieux. Je le savais amoureux de la femme parce qu'il trouvait en elle, dans la réunion de ses gestes, de son rythme, dans le timbre de sa voix l'ensemble concentré de la grâce des choses.

C'était un de ces hommes enfin—bien rares—dont l'infinie sensibilité des yeux cherche constamment des jouissances et les trouve parfaites dans les moindres détails de l'ambre ou du jour, dans la finesse d'un contour, dans la tendresse d'un ton d'étoffe ou de nuage. Ce n'est pas leur faute si la femme surtout leur offre ces rencontres et la joie de ces trouvailles. Ce qu'ils aiment en elle c'est, pour ainsi dire, sa qualité de prisme, les manières charmantes qu'a son visage de recevoir et de renvoyer la lumière.

Ce ne sont pas des amoureux, ce sont des peintres.

Et Jacques aurait épousé une femme laide ! Cela était pour moi aussi incroyable que s'il eût formé les volets de ses fenêtres par un jour de soleil et de bleu.

* *

Comme cet été je passais non loin de X... la nouvelle résidence de Jacques, je fis un crochet pour aller le voir. L'amitié d'abord, un peu de curiosité me poussait

Sa maison était au bout de la ville, dans un enchantement de verdure, d'arbres, d'eaux. Je la reconnus sienne, dès l'abord, par l'arrangement des jardins, l'ordre des plantes l'archaïsme aimables des statues s'élançant sous le balancement doré des ombrages. Par la force d'insoupçonnés et malins artifices de perspective, ce parc médiocre semblait à l'infini s'étendre, une trame d'air bleue en mousselinait les lointains, le faisait Eden.

Il y avait une telle harmonie dans les proportions, dans l'accord de la façade et de l'horizon, une si suave cadence dans le bruissement des feuilles légères et des fontaines chantantes, que je ne saurais rendre l'expression ressentie que par ce mot qui, peut-être, exprime ce qu'il y a de plus parfait en ce monde, "une sonate d'Haydn".

Un vieux domestique me fit entrer dans le salon, et me laissa seul. La pièce n'avait garde d'affecter un style, d'être une reproduction méthodique d'époque, mais elle avait été meublée par des générations successives qui, toutes, lui avaient légué une grâce, y revivaient en une beauté.

Certains meubles étaient de cette majesté atténuée qui signale le Louis XIV altéré par la régence : des danses de bergères et de faunes y formaient des ronles ; des cadres aux rocailles dorées contouraient leur ornementation frivole autour de visages de pastel souriants et narquois ; de grêles consoles Louis XVI se tenaient droites, raides et guirlandées. L'acquit des époques diverses s'était arrêté là, ne dépassant point la Révolution. Pourtant l'art particulier de Charles X y laissait une trace : des merveilles d'amphores où la Renaissance et le Louis XV se mariaient avec une gaucherie agréable et somptueuse.

Mais ce qui, tout de suite, attira, conquit, ras-

sembla mes regards, ce fut en pleine lumière, choyé avec tendresse et soin par toute l'incidence du jour uniquement ménagé pour lui, un portrait moderne d'une extraordinaire beauté. Certes ce n'était pas l'œuvre d'un maître et certaines habiletés à côté de détails trop consciencieux trahissaient une main d'amateur ; mais le sentiment qui avait inspiré, qui divinisa cette toile, la rendait vivante d'un charme suprême. C'était une jeune fille aux traits purs, si légers, si fins qu'ils semblaient plutôt les contours aparus d'une âme que le dessin d'un figure.

Mais la fraîcheur et l'éclat de la peau, la couleur de l'admirable chevelure, les nuances concordées des yeux d'azur et des lèvres de rose, la jolie pose du cou découvert, la forme svelte et ronde des bras la faisaient femme adorablement ; sa grâce était dans le mélange et l'opposition de tons et de lignes si parfaits et si lumineux que l'humanité tout entière, la pauvre humanité maniée de matière et d'esprit, faite d'âme et de corps palpait tout entière dans ce visage et sur cette toile. Sans me lasser je regardais. Une douceur inouïe descendait en mon cœur et l'emplissait, je demeurais saisi de charme.—Une voix me fit tressaillir.

—C'est toi : comme je suis heureux !

Je me retournai et nous nous embrassâmes, Jacques et moi.

Tout de suite, il me dit :

—Tu regardais le portrait de ma femme. N'est-ce pas qu'il est beau ! Et pourtant, ce n'est que l'œuvre d'un amateur qui en a laissé d'autres assez médiocres. Mais c'était son père, et il peignait sa fille !... Viens que je te présente à Mme de La Fère.

* *

A travers des couloirs de lumière, montant et descendant des marches imprévues, comme dans les vieilles demeures qui semblent toujours faites d'ailes ajoutées, nous arrivâmes à une pièce étroite, un peu basse de plafond, d'une sombreur rayée d'or par les lattes des jalousies baissées.

Une femme était assise dans cette obscure clarté ; je ne distinguai pas bien ses traits tout d'abord : en m'approchant et en m'inclinant j'aperçus à peu près Mme de la Fère. Elle n'était pas laide, mais changée, les cheveux d'une blondeur moins blonde, les yeux devenus gris, la lèvre pâle. La parure était comme un voile sur l'adorable visage du passé ; un rien, peut-être un désaccord inaperçu, déformait l'image ravissante de tout à l'heure ; le visage de cette femme était le fantôme de sa beauté.

Jacques me présentait avec un galanterie soumise et douce, toute une tendresse attendrie, reconnaissante, éperdue.

Elle le laissait faire, un peu émue, un peu craintive, silencieuse, comme si elle eût redouté de le réveiller ; sa parole me charma du reste, discrète et délicate.

Et je compris que Jacques de La Fère aimait en elle, de toute la passion de son âme et de ses yeux, le portrait dont il n'avait jamais vu l'original.

FRANÇOIS DE NION.

AINSI SOIT-IL

La douce reine Wilhelmine
A dit au vieux Kruger, le boer,
Très, bonne, très câline pour
Ne pas l'attrister : " Mon hermine.

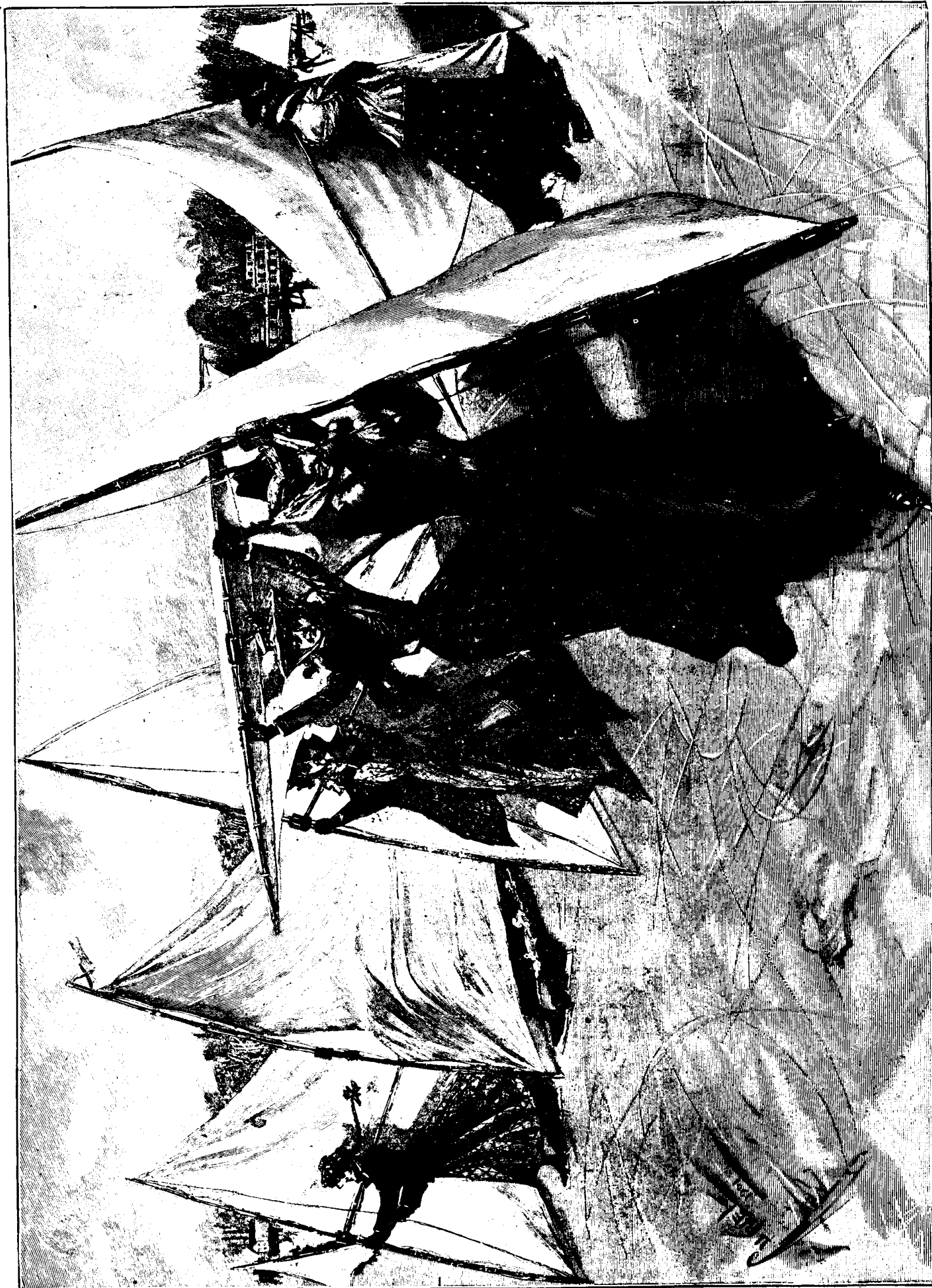
" Si blanchement belle ne vaut
Pas plus que votre étoffe rude."
Et le gentleman raide et prude
A rougi son front de nouveau !

" Mon cousin héros, reprit-elle,
Si j'avais dix cents fantassins
A lancer sur vos assassins...
Dix cents : mille... une bagatelle !... "

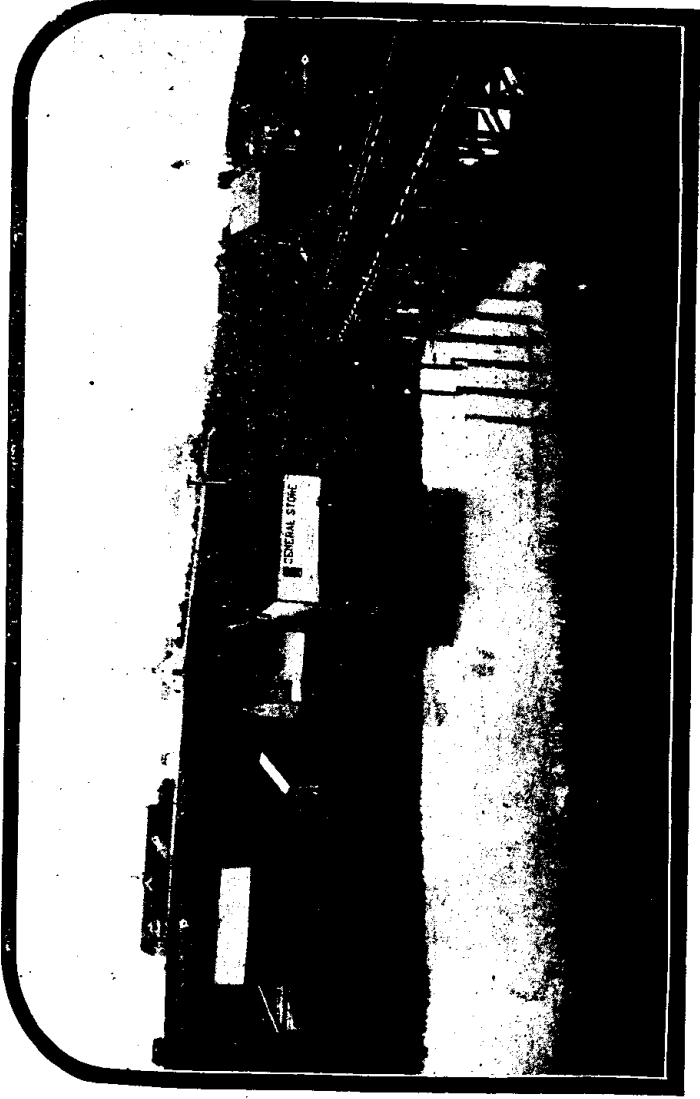
Lors le vieux Roberts, essouffé,
Est venu conter à sa reine
Qui croyait très propre l'arène,
Que tôt l'Anglais serait rasé !

La reine eut une peine amère.
Et mourut pour avoir pensé
Au sol rouge du sang versé...
Pai à sa cendre, elle fut mère !

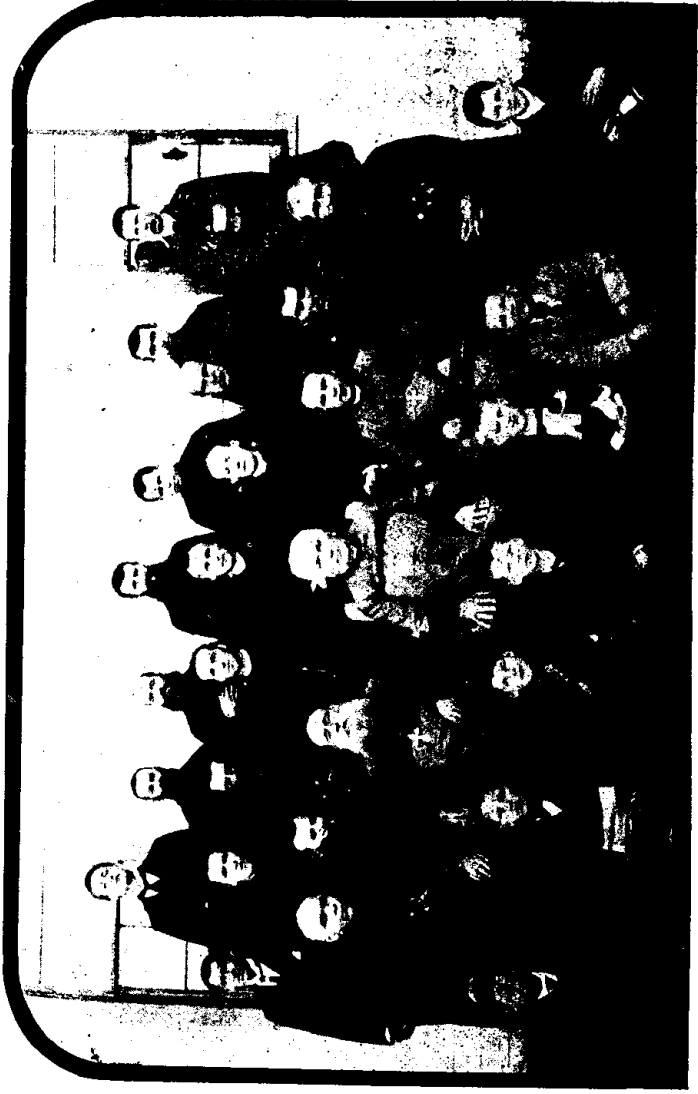
ALBERT LOZEAU



UN NOUVEAU SPORT D'HIVER. — Le patinage à voile sur le Muggelsee, près de Berlin



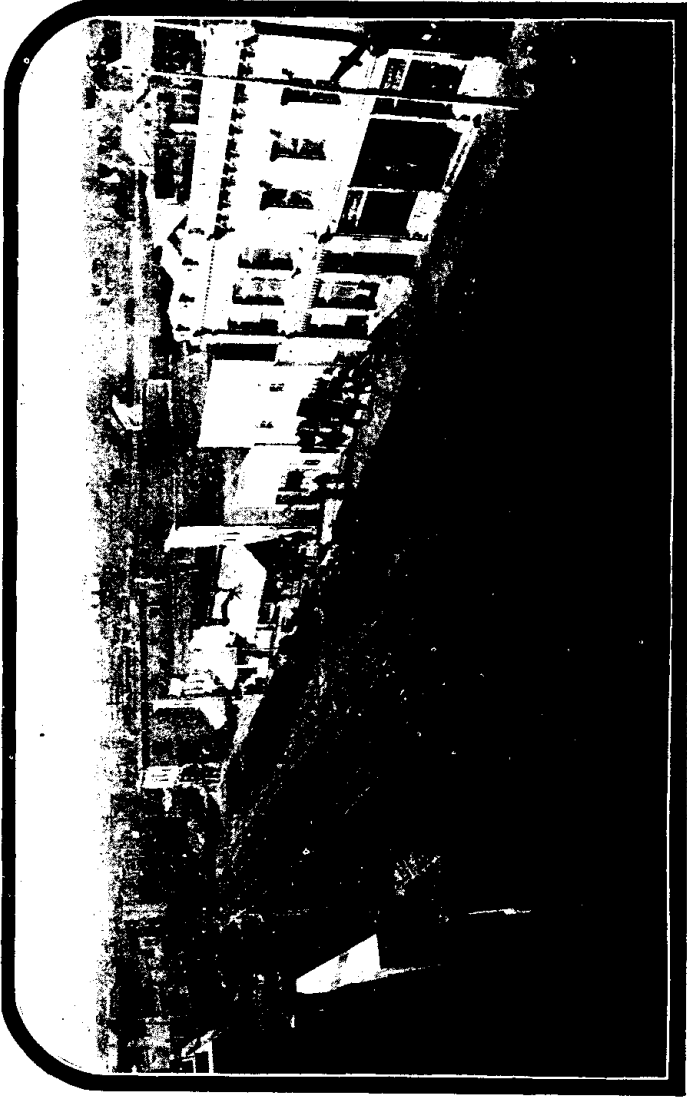
Vue Nord de St-Albert



L'Evêché de St-Albert, Mgrs Grouard, Grandin et Légal (au centre)



Sauvages fêtant le " Dominion Day ". Vue prise aux courses



Vue d'Edmonton, principale rue (Nord)

A TRAVERS LE NORD-OUEST

Photos J.-A. Ringuette, Louiseville.



AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE M^{lle} ATTALA

RÉSULTAT DU CONCOURS DES DAMES

A sa réunion du 1er mars, l'Ecole Littéraire, de Montréal, sous la présidence de M. Gonzalve Desaulniers, a distribué les prix de la façon suivante :

- Prix de gloire : Marie-Mariage (hors concours !)
 1er prix : Bien humble ;
 2e — Vieille fille ;
 3e — Zéna ;
 4e — Canadienne ;
 5e — Agnès ;
 6e — Ruban bleu ;
 7e — Primerose printanière ;
 8e — Paule Hyssonne ;

MENTIONS HONORABLES

- 1ère mention : Marguerite des bosquets ;
 2e — Ave ;
 3e — Sursum Corda ;
 4e — Ethel ;

Les heureuses gagnantes voudront bien envoyer immédiatement une copie de leur *Idéal de bonheur*, signée de leur véritable nom avec leur adresse. Après publication de ces noms, il nous fera plaisir de délivrer, sur demande, les articles donnés en prix aux dames qui y auront droit.

UNE RENCONTRE

Je revenais de Montréal, par une froide matinée d'automne. Le vent soufflait avec violence, et les flots irrités, bondissaient sur notre bateau, qui, fendant la vague, toujours prête à l'engloutir, semblait braver la tourmente qui augmentait à chaque instant de fureur et d'audace. Vers le soir, la neige, la pluie et l'obscurité vinrent prêter leur concours aux deux éléments en furie. La terreur s'empara de moi. Je causais avec la fille du capitaine, lorsqu'elle me dit soudain :

— Sais-tu que nous n'irons pas jusqu'à ton village ce soir. Mon père m'a annoncé cela tout à l'heure.

— Tu badines, lui répondis-je.

— Certain, ajouta-t-elle. D'ailleurs, il n'y a aucun danger et tu pourras rester dans le bateau.

Jugez un peu de mon désappointement. Tout de même je voulus en avoir le cœur net. Le commis venait de monter au salon ; c'était un grand garçon brun à l'air intelligent et distingué, à la démarche haute et fière. Il vint s'accouder près d'une fenêtre à quelques pas de mon siège. Je profitai de la circonstance pour lui demander si nous nous rendions jusqu'à S...

— Il fait très mauvais me dit-il mais il est à peu près certain que nous nous rendrons à moins d'un accident. Cependant je vais aller m'informer au capitaine et je vous répondrai dans un instant.

Il partit, et revint bientôt tout souriant.

— Nous nous rendrons, soyez en sûre.

Puis comme je lui faisais part de ma frayeur, il me rassura du mieux possible, et au bout d'une heure, nous étions de vieux amis. La glace était rompue, comme il disait, m'apprenant en même temps qu'il désirait me connaître dès qu'il me vit monter sur le pont. Je souris à cette déclaration imprévue que j'avais provoquée sans le vouloir.

Le temps passa, les passagers étaient presque tous

rendus à destination ; il ne restait qu'une grande anglaise qui avait pris son billet pour S..., comme moi. Soudain, le sifflet se fait entendre, trois coups stridents retentissent, trois autres un peu plus tard ; les matelots montent et descendent, semblant très excités.

— Nous sommes en détresse, dit quelqu'un.

Jugez un peu de notre position, le phare n'était pas allumé et de crainte que nous nous heurtassions à quelque bateau à voiles, le capitaine jugea à propos de retourner, et de nous mener coucher à la ville voisine. Alors, mon anglaise s'approcha et me demanda de bien vouloir lui dire ce qui se passait. Je lui expliquai, tant bien que mal, notre avarie, et me voilà avec une nouvelle amie.

Nous descendîmes souper, avant de prendre possession de nos appartements, où je devais, hélas ! passer une bien mauvaise nuit, inquiète de ma mère autant que de mon sort. Qu'allait-elle penser en voyant s'éloigner le bateau ? Je m'assis, grelottante sur mon lit, bien résolue à ne pas dormir. Ma montre sur mes genoux, je comptai les heures. La nuit me parut interminable. Cependant il se produisit un petit incident qui me fit rire. Le capitaine m'ayant donné sa chambre, celle d'à côté était occupée par le commis, et au milieu de la nuit, un rêve heureux vint le bercer probablement, car il se mit à chanter et à parler ; malheureusement, ceci ne dura que quelques moments et de nouveau je repris ma montre.

A l'aube, j'étais prête à descendre ; ma compagne m'attendait. Après le déjeuner, le bateau nous ramena à S... Mon jeune ami fut des plus courtois ; il fit porter mes malles après m'avoir fait de belles promesses, (auxquelles je ne crus pas, je l'avoue). Le lendemain, une excursion le fit revenir à S... et j'eus le plaisir d'avoir sa visite... Nous nous rencontrâmes de nouveau plusieurs fois, et mon amoureux était de plus en plus ardent. Je lui confiai un jour un petit calepin avec promesse de me le remettre le lendemain, mais ce jour ne devait pas avoir de lendemain, il faut croire, car je n'entendis plus parler de mon calepin, et encore moins de ma conquête. Ce monsieur avait sans doute fait une autre rencontre faisant oublier la précédente. Je le croyais, quand le 3 janvier 1901 on m'apporta une petite enveloppe. O surprise ! J'y lus le nom de mon amoureux d'un jour. Par quel hasard a-t-il pensé à moi, après deux ans de silence. Je n'en sais rien. Tout de même, je l'en remercie beaucoup et je lui pardonne son inconstance, disant avec le proverbe : *Mieux vaut tard que jamais.*

PRINTEMPS D'AMOUR.

Saint-Zotique, 1901.

LA MODE

Aujourd'hui, nous nous occuperons du deuil, sujet bien triste, bien pénible, mais qui forcément rattache ceux qui souffrent, à la vie, par l'obligation de s'occuper des vêtements, des robes, des chapeaux et divers accessoires d'habillement qui exigent un certain soin car rien n'est plus laid que le deuil sale ou fané. Aussi est ce une grande dépense qu'un beau deuil, comme première mise de fond et ensuite comme entretien, le noir mat se défraîchissant rapidement.

Le deuil, même le grand deuil, se fait de plus en plus élégant. Il n'est pas rare de voir des robes de

crêpe, sur dessous de satin, entièrement plissées debout jusqu'aux genoux. Le corsage, plissé de même, s'entrouve sur un gilet étroit de crêpe blanc. Le bas des manches est de crêpe blanc, comme le petit col rabattu. C'est très joli certainement, mais trop élégant pour le deuil.

Les étoffes de deuil sont, on le sait, d'un noir spécial, d'un noir un peu "suie". Par conséquent, toutes les étoffes noires ne conviennent pas pour cette triste livrée. Quant au genre du tissu, il importe peu, pourvu qu'il soit en laine. Cachemire, cheviot, granité, draps et crêpons de toutes sortes se portent, ainsi que le crêpe anglais qui sert, non seulement à faire des garnitures, mais aussi des robes entières et des blouses. Ces blouses sont fort pratiques pour porter avec différentes jupes noires, garnies ou non de crêpe.



Toilettes de deuil

Pour garnir les robes, on emploie toujours beaucoup de biais et du crêpe plissé debout, ce que nous appelons plis bisés. Ces plis sont cousus. Les capotes de grand deuil sont toujours relevées devant par le petit rouleauté blanc et les toques, bérets et chapeaux ronds sont très souvent garnis de petits biais blancs, sortant des coques de crêpe, les bordant ou les doublant. Le deuil se fait de plus en plus coquet. Au point de vue "mode" nous sommes obligés d'en parler dans ce sens, mais nous ne saurions trop recommander à nos gracieuses lectrices de maintenir la tradition du deuil sévère, tel qu'il se portait autrefois. C'est ainsi que maintenant on remplace très bien les gants de coton noir par des gants de chevreau glacé, dans la première moitié d'un deuil et qu'on porte des jupons de soie noire, garnis de dentelle rousse. Ces fantaisies manquent de sérieux.



LES PRESENTS

Enfant, je vous donnerai
Pour vos fiançailles
Un clair bleu et azuré
Parmi l'or des pailles ;
Et jamais un bleu plus pur
N'aura teint de fleur plus belle
Sinon dans le vierge azur
De votre prunelle.

Enfant, je vous donnerai
Pour vos épousailles
Un œillet rouge empourpré
Comme les batailles !
Et jamais calice en juin
N'aura versé plus de fièvres
Sinon l'œillet purpurin
De vos jeunes lèvres.

Enfant, je vous donnerai
Pour vos funérailles
Un lys hélas expiré
Parmi les broussailles...
Et jamais plus belle fleur
N'aura blémi de la sorte
Si ce n'est dans la pâleur
De ta beauté morte.

CATULLE MENDES.

LE PATINAGE A VOILE

(Voir gravure)

Le patinage a longtemps été relativement dédaigné des Berlinoïses. Il a fallu, pour donner un regain de mode au plus charmant des sports d'hiver, l'arrivée d'une foule de jeunes et jolies Américaines venant terminer leurs études dans les pensionnats de la capitale allemande, avec peut-être au cœur le rêve facile d'épouser un de ces princes, principicules, ducs ou comtes désargentés qui foisonnent autour de la cour impériale. La création et le développement du patinage à voile sont dues à ces élégantes étrangères.

Berlin et ses environs, avec leurs vastes étendues couvertes d'eau, forme le pays idéal du patinage. Mais, pour la voile, la bonne société a particulièrement choisi le Muggelsee, un superbe lac, à 14 kilomètres de la ville. C'est là qu'on peut contempler le mieux, à côté des traîneaux grésés en cotres, les mouvements un peu cinématographiques des fervents du sport en vogue. Les patineuses sont munies d'un long et léger arc sur lequel est tendue une voile triangulaire, une sorte de bonnette, maintenue par un bâton dans sa ligne médiane. Toute l'armature est en bambou, si bien que le poids de l'engin ne compte pas. Ainsi équipée, la sportswoman patine le moins possible ; les jambes doivent rester immobiles et ne servir qu'à maintenir l'équilibre. Elle constitue ainsi une sorte de traîneau à voile. La résistance de l'acier sur la glace étant insignifiante, la moindre brise agit. Les habiles, qui savent bien prendre le vent et manœuvrer la toile, filent ainsi, deux et même trois fois plus vite que les patineurs ordinaires.

CARNET MONDAIN

Nous avons le plaisir de faire part, à nos lecteurs, du mariage de notre distingué collaborateur, M. A.-H. de Trémaudan avec Mlle Madeleine Bastien, qui a eu lieu le 18 février dernier, à Montmartre, Assa.

La rédaction du MONDE ILLUSTRÉ offre aux nouveaux époux ses meilleurs souhaits de bonheur.

PUBLICATIONS MUSICALES

Nous accusons réception d'une splendide valse, *Sous les Lilas*, par notre brillant pianiste, Emery Lavigne. Ce morceau est édité par M. E.-D. Archambault, marchand de musique de la rue Sainte-Catherine, Montréal. Nos remerciements.

Nous accusons réception des chansons et morceaux de musique suivants : *Je l'aime, Un rêve, La chanson de Marinette, Prestissimo, Jeannelle, Première sérénade, Valse expressive* et les *Belles Québécoises* que vient de publier le populaire éditeur de musique, Albert Turcotte. Nous les recommandons à nos lecteurs.

PETITS POEMES EN PROSE

LA SAGESSE DE LA LIBELLULE

— Libellule d'or ? dit la rose blonde.
— Quoi ? dit la libellule d'or.
— Voici, dit la rose. Le plaisir que tu prends à te poser au bord des calices, je voudrais le connaître, moi aussi. De grâce, donne moi tes ailes afin que j'aie volé sur les fleurs. Cependant tu prendras ma place, entre les feuilles, sur ma tige, et comme nous sommes dorées toutes les deux, personne ne s'apercevra du change.

— Mais, dit la libellule, me les rendras-tu mes ailes ?

— Certes, dit la rose, je me hâterai de revenir, et tu pourras reprendre ta volée.

— Tu le jures ?
— Je le jure.

— Voici donc mes ailes, rose blonde !
— Merci, libellule d'or !

Et, tandis que l'insecte se suspendait à la tige, la fleur s'évadait parmi le soleil du jardin.

Elle prit grand plaisir à voler çà et là, à se poser sur un lis, à peine, — car les lis sont si bégueules, — à s'attarder, longtemps, sur les œillets ébouriffés qui ne se refusent pas aux caresses. Mais, se souvenant de la libellule qui l'attendait et devait s'ennuyer sur la tige, elle revint au rosier natal.

— Voici tes ailes, laisse-moi me remettre à ma place.

Mais elle n'obtint aucune réponse.

— Eh ! n'entends-tu pas, libellule d'or ? reprit-elle.

— J'entends bien, dit la libellule ; mais, de mes ailes, je ne m'en soucie pas. Depuis que je m'épanouis immobile, tant de baisers, sans que je prise aucune peine, m'ont frôlée et ravie, que je prétends rester fleur ! et rien ne vaut la paresse d'être aimée.

CATULLE MENDES.

ALBUM MUSICAL DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Voici la liste des morceaux parus jusqu'à date. On peut se les procurer en s'adressant à nos bureaux :

Numéro du journal		
850	{ Promenade militaire	(piano)
	{ Le bal de la rose	(chant)
855	Georgine, valse	(piano)
857	Marche militaire	(piano)
859	La chanson de Marinette	(chant)
861	Mignon gavotte	(piano)
862	Valse chantée	(chant)
863	Gigue	(piano)
866	Conte d'enfant	(piano)
	{ Dans la nuit étoilée	(chant)
	{ La Blondine	(piano)
869	La blanche étoile	(chant)
870	Fraises & champagne	(piano)
873	Gillette de Narbonne	(piano)
876	Souvenir de bal	(piano)
878	Gavotte Richelien	(piano)
880	Valse des Amours	(piano)

Il est rare que les hommes de parti n'éprouvent pas sort qu'ils ont fait subir. — MIGNET.



LISEUSE. — D'après le tableau de Mme J. Bris

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Nos félicitations au *Courrier de Saint-Hyacinthe* qui vient d'entrer dans sa 49^{ème} année d'existence. C'est un fort bel âge pour un journal canadien-français.

Le *Journal de New-York*, ayant posé à M. de Witte, ministre des finances de Russie, quelques questions relatives à la guerre des tarifs qui vient de commencer entre l'empire moscovite et les Etats-Unis, l'homme d'Etat russe n'a pas répondu en russe ou en anglais, mais en français la langue diplomatique par excellence.

Avis aux Canadiens-français qui rougissent de parler la belle langue de leurs pères !

On avait beaucoup remarqué la nervosité de la nouvelle reine d'Angleterre pendant toute la séance d'ouverture du Parlement.

La raison vient d'en être connue. Sa Majesté était nerveuse parce qu'elle portait la couronne royale qui, dans la chapelle ardente à Osborne, avait été placée sur le cercueil de la reine Victoria.

Elle avait tout d'abord refusé formellement de mettre cette couronne sur sa tête, et ce fut seulement aux instances du roi qu'elle céda, mais la superstition aidant, le contact de la couronne produisit cet état de nervosité dont tout le monde avait été frappé.

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. On sait cela depuis longtemps. Mais si le proverbe est vrai pour les particuliers, il doit l'être encore bien davantage quand il s'agit de souverains.

Aussi le présent que le Sultan vient de faire à son ami le Tsar est-il significatif. Il a offert à l'Empereur de toutes les Russies une superbe table, avec toutes les accessoires de fumeur. C'est une véritable œuvre d'art, sortie de la manufacture d'Yldiz. Sur la tabagie se trouve le portrait d'Abdul-Hamid, entouré de brillants.

L'attention est aussi délicate que le cadeau est riche !

Léon XIII qui émerveille les générations présentes, pour la façon alerte dont il porte son grand âge, ne vient qu'en sixième rang comme durée de son pontificat.

On a en effet :

Saint Pierre, 34 ans (?);

Pie IX, 31 ans et 7 mois.

Pie VI, 24 ans, 8 mois.

Adrien I, 23 ans, 10 mois.

Pie VII, 23 ans, 5 mois.

Léon XIII, 23 ans.

Au point de vue de la longévité il n'a avant lui que saint Agathon, mort en 682, à l'âge de 107 ans, Grégoire IX, mort en 1241 à l'âge de 99 ans et Célestin III mort en 1198 à l'âge de 92 ans.

Les aveugles peuvent devenir d'excellents typographes, grâce aux claviers des machines à composer—c'est du moins l'avis d'un journal technique qui prétend connaître la question.

Un imprimeur a tenté l'expérience sur son fils qui est atteint de cécité. En un très court espace de temps le jeune homme est arrivé à composer 5,000 lettres à l'heure presque sans faute.

Il est d'abord reconnu que nombres d'aveugles, par suite du développement que prennent chez eux la dextérité manuelle et le sens de l'ouïe, jouent très bien du piano. Tout ce qui comporte un clavier leur va à ravir.

Quand toutes les machines à composer seront munies de clavier, la plupart des compositeurs seront sans doute des aveugles. C'est une nouvelle et on peut ajouter une belle carrière qui s'ouvre devant eux.

De temps à autre, on discute, dans tous les pays et dans toutes les langues, de la nécessité d'un idiome universellement entendu et parlé.

Les difficultés qui s'élèvent contre la réalisation d'un semblable projet sont sans nombre. Mais les philologues, gens tenaces, ne désespèrent pas de les vaincre un jour.

Quelques-uns d'entre eux, dernièrement, ont failli—quoique parlant des langues différentes—s'entendre et choisir le japonais comme langue universelle.

Les motifs de cette prédilection ? le japonais est une langue très claire, très concise. De plus, c'est la langue la plus jolie du monde, si jolie qu'il est impossible de se mettre en colère en japonais.

Quand donc parlerons-nous tous japonais ?

Qui l'eût cru ? Les éléphants, ces animaux si doux, si patients, qui, dans certains pays, remplacent avantageusement les bonnes d'enfants tant ils prennent soin des bébés confiés à leur garde, les éléphants nourrissent une haine implacable et cruelle contre un ennemi bien inoffensif : le télégraphe.

Il ne faudrait pas croire cependant que les éléphants manifestent une hostilité systématique à l'égard du progrès. Non. Mais le télégraphe sur la terre ferme ne peut guère se passer de poteaux.

Or, l'éléphant a la haine native du poteau—on n'a jamais su pourquoi !

Dans l'Inde, les pachydermes non domestiqués, qui par conséquent ont des loisirs, s'amuse à cueillir les supports des fils télégraphiques toutes les fois qu'un de ces objets irritants vient à tomber sous... leur trompe.

On a signalé le curieux projet de loi qui, dans l'Etat de Minnesota, tend à empêcher le mariage d'individus atteints de tares physiologiques. Aujourd'hui nous apprenons que, toujours aux Etats-Unis, mais dans le Wisconsin, on se prépare à adopter deux bills pour encourager les unions et assurer le développement de la population.

Tandis que dans un Etat on se préoccupe particulièrement de la santé des citoyens, dans l'autre on tient surtout à leur nombre. Là, on préfère la quantité à la quantité, ici, la quantité à la qualité...

Peut-être que dans les deux cas le résultat sera le même, c'est-à-dire nul.

Toujours est-il que dans le Wisconsin, l'un des bills accorde une prime annuelle de 10 dollars aux mères qui auront plus de six enfants, et cette prime est portée jusqu'à 35 dollars pour douze enfants. Le second projet crée une taxe de 10 dollars sur les célibataires âgés de plus de trente ans.

Le voilà bien le fameux impôt sur les célibataires dont on parle tant et depuis si longtemps partout.

Les Américains, eux, ne reculent jamais devant un projet de loi à voter, dût-il être reconnu mauvais après.

Deux nouvelles de mariages sensationnels nous arrivent.

A New-York, la princesse héritière du Pétrole, la fille du petit roi malingre et pieux, si formidable par sa richesse et sa puissance, miss Alta Rockefeller, enfin, vient de se fiancer. Elle a une fortune personnelle d'environ dix millions de dollars.

Savez-vous qui elle épouse ?

Un excellent moniteur d'école du dimanche qui fu son collègue dans l'œuvre des écoles baptistes. Il s'appelle M. Prentice.

Et maintenant, à la contre-partie !

On mande de Vienne que le prince Edmond Batthyany vient de se marier. Il appartient à une famille qui se considère, non sans raison, comme l'égal de toutes les familles régnantes par la noblesse et l'ancienneté. Il est le chef d'une des deux branches de cette famille. Or, il vient d'épouser la fille d'un portefaix et d'une couturière. Le prince Edmond Batthyany, est né en 1826.

S'il est vrai que les rois n'épousent plus les bergères, les princes épousent tout de même les filles de portefaix.

A Copenhague, comme partout ailleurs, les cyclistes sont gens d'humeur peu endurente.

Il est à remarquer, en passant, que tous ceux qui se servent habituellement, ou même accidentellement (!) d'un autre mode de locomotion que leurs jambes, éprouvent pour le piéton le plus profond mépris. Ils sont tellement pénétrés de leur supériorité incontestable qu'il leur semble appartenir à une race. C'est sans doute ce qui explique pourquoi on voit chaque jour tant d'accidents.

Il y a quelques jours donc, un homme monté sur une bicyclette traversait le plus rapidement du monde certaine rue de Copenhague. Survenaient devant lui deux piétons. Il en renverse un. Voilà qui est déjà bien. Mais notre cycliste furieux d'être aussi malencontreusement arrêté dans sa course se met à injurier le pauvre écrasé qui n'en peut mais. Il lui crie toutes les insultes nécessaires en pareil cas, et lui aurait peut-être donné quelques coups bien appliqués, si le second piéton n'était venu saisir l'irascible cycliste par les épaules pour le conduire au poste.

Là, on s'expliqua. L'écrasé qui n'avait que la main gauche de blessée était tout simplement le roi Christian, qu'accompagnait le prince Waldemar.

On juge de la surprise du cycliste. Très confus, il s'empressa de faire ses excuses à Sa Majesté. N'est-ce pas par là qu'il aurait dû commencer ?

Mais aujourd'hui, non content d'écraser les gens on les injurie pour la peine. Cette façon d'agir, très cavalière, a parfois des inconvénients, comme on vient de le voir.

On vient de voter l'abolition du pilori dans l'Etat du Delaware.

Toutefois, la punition du fouet est maintenue pour les maris qui battent leurs femmes.

Chaque délinquant devra recevoir vingt coups de chat à neuf queues. Un sénateur a même proposé un amendement à cette loi. Il a demandé que la peine du fouet fût aussi appliquée aux femmes qui battaient leurs maris, ce qui est justice : l'égalité des sexes avant tout !

Voici en quels termes cet amendement est conçu : " Toute femme convaincue d'employer la violence à l'égard de son mari, de le maltraiter et de le battre, devra être condamnée à être attachée au poteau des condamnés et à recevoir de cinq à trente coups de fouet ; soit le shérif, soit le mari, si celui-ci le désire, sera chargé d'appliquer la peine ".

Tout cela est encore beaucoup plus agréable—nous n'y avons pas goûté !—que le pilori. Il est intéressant de voir ainsi combien les Etats-Unis progressent et s'humanisent avec le XX^e siècle.

Il est vrai que d'un autre côté, dans l'état de l'Indiana, la législature est saisie d'un projet de loi tendant à l'érection de poteaux de flagellation dans tous les chefs-lieux de ce comté.

Le shérif y distribuera avec une lanière de cuir un certain nombre de coups variant de cinq à cent, suivant la gravité des détails, depuis l'emploi d'un langage profane, les menus larcins, l'exercice de la profession de vagabond, l'ivrognerie, jusqu'aux sévices contre les femmes et l'abandon de famille.

C'est peut-être un peu barbare. Mais enfin les progrès ne peuvent pas se faire partout à la fois, et la République est vaste.

FAUST AU THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Les débuts de M. Paul Cazeneuve, le célèbre artiste français, dans le rôle de Méphistophélès, de Faust, au Théâtre National Français, pendant la semaine du 11 mars, seront le grand événement de la saison.

Le drame qui a été monté est le Faust de M. Morrison, adapté à la scène française par M. Paul Cazeneuve lui-même ; et la mise en scène est exactement celle de M. Morrison : costumes, décors, effets de lumière électrique, rien n'y manque, comme nous avons pu le constater aux répétitions. Pendant la représentation, l'excellent orchestre que dirige si habilement M. Raymond jouera les principales parties du grand opéra de Gounod.

M. Paul Cazeneuve a joué dans les principales villes des Etats-Unis et du Canada, avec des troupes de premier ordre, depuis 1889. Il a parcouru les deux pays en qualité de grand-premier rôle dans Jeanne d'Arc, French Spy, Les Trois Mousquetaires, Under the Red Robe, What happened to ones. Pendant plusieurs années il a fait partie de la troupe d'Alex. Salvini et il y a quelques semaines, il se faisait applaudir à l'Académie dans le rôle de l'Italian de Melbourne. Il a créé plusieurs rôles principaux dans des pièces bien connues.

En 1899, M. Cazeneuve a joué le rôle de Méphistophélès de Faust, à l'Académie de Musique de Québec, et le Soleil a dit dans son compte rendu : " Nous avons préféré M. Cazeneuve à M. Morrison, dans le rôle de Méphistophélès.

Les tableaux les plus remarquables de Faust sont : le Jardin illuminé à l'électricité ; le Broken (scène de l'enfer) ; la pluie de feu ; les diabolins avec effets électriques et l'apothéose. Quant aux scènes, citons celle de Marguerite devant la statue de la Vierge, avec Méphisto ; la scène comique des étudiants ; la prison et le duel électrique.

Les principaux rôles ont été confiés à MM. Cazeneuve, J. Daoust, Mlle Rhéa, M. Palmieri, Mme Nozière, MM. Filion et Godeau et Mlle Béraugère.

LA FORCE RETROUVEE

Les hommes et les femmes, à tout âge, qui se sentent faibles et épuisés par suite d'un excès de travail intellectuel ou physique trouveront dans les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard la force et la vigueur.

UN REVEREND PERE FRANCISCAIN GUERI PAR LE VIN DES CARMES

Dans tous les malaises, dans toutes les maladies pour lesquelles les médecins prescrivent le VIN DES CARMES les effets bienfaisants de ce vin magique sont irrésistibles.

Un Révérend Père de la maison d'études des Pères Franciscains, à Québec, en était venu à la suite d'un long surmenage intellectuel, à souffrir d'une dyspepsie obstinée et des plus graves. Son estomac ne pouvait plus supporter d'aliments. Après avoir fait usage longtemps de divers remèdes sans en avoir obtenu aucun soulagement, le Révérend Père recourut au VIN DES CARMES. Ce fut là sa véritable planche de salut. Le Révérend Père jouit maintenant d'une santé satisfaisante, ce qui ne l'empêche pas de faire de temps à autre usage du VIN DES CARMES, lorsque la dyspepsie menace de le reprendre. Le Révérend Père dont la faiblesse l'avait réduit, il y a quelques semaines, à quitter l'enseignement, prêche aujourd'hui les stations du Carême dans une église de Québec. C'est le résultat de trois bouteilles du VIN DES CARMES.

Un jeune religieux de la même maison se relève graduellement d'une grande faiblesse par l'usage du VIN DES CARMES dont il fait usage. Voilà, des faits que nous connaissons, et nous les publions sans y être autorisés, mais sous notre propre et unique responsabilité. A. Toussaint & Cie, Québec.

Mme PIERRE BOURQUE

Comme un grand nombre de Femmes, souffrait beaucoup des Troubles du RETOUR DE L'AGE

Seules les PILULES ROUGES les guérissent, car seules elles guérissent les maladies propres aux femmes

Les femmes sur le retour de l'âge doivent être prudentes, donner à leur santé une attention toute spéciale et ne pas attendre que les maladies si fréquentes et qui font tant de femmes âgées misérables, les attaquent et les rendent incapables.

Une femme passée l'âge de quarante ans et qui commence à avoir des engourdissements aux pieds et aux mains, à se sentir fatiguée au milieu de sa journée d'ouvrage, à avoir des maux de reins, à devenir pâle et maigre, et dont les périodes sont souffrantes et irrégulières court le danger de souffrir le reste de ses jours et de devenir bien malheureuse, si elle ne prend pas le soin qu'elle devrait de sa santé, car c'est à cette époque de leur vie que les femmes ont plus de difficultés, de troubles et courent le plus grand risque pour leur santé.

Une femme sur le retour de l'âge ne peut passer cette période de sa vie sans aide et le seul remède pour elle à prendre est les PILULES ROUGES pour les femmes pâles et faibles, car elles guérissent les engourdissements, les maux de tête et les troubles nerveux, donnent de la force, aident la digestion et font des femmes souffrantes des femmes fortes et heureuses.

Témoignage de Mme Pierre Bourque :

" Je souffrais depuis un si grand nombre d'années des troubles du retour de l'âge, lorsque j'ai commencé à prendre les PILULES ROUGES. Comme toutes les femmes, j'avais des engourdissements aux mains et au pieds : je souffrais aussi de maux de tête, je pouvais à peine dormir la nuit et au moindre ouvrage que je faisais, j'avais des palpitations de cœur et je devenais très fatiguée.

" Je consultai plusieurs bons médecins, j'essayai aussi un grand nombre de remèdes que mes voisins me conseillèrent de prendre, mais le tout sans résultat, et ce ne sont que les Pilules Rouges qui me firent du bien. J'en pris treize boîtes sans arrêter, et elles me renforcèrent, me donnèrent appétit et aidèrent ma digestion. Je pris aussi les Tablettes Purgatives pour ma constipation et après avoir pris ces treize boîtes de Pilules, je me trouve complètement guérie.

" Aujourd'hui, il y a assez longtemps que je ne prends plus les Pilules Rouges et je suis encore parfaitement bien. Je vois qu'elles m'ont guérie pour toujours et je donne avec plaisir mon certificat, j'encourage beaucoup les femmes à se servir de ce remède merveilleux qui a toujours fait tant de bien et qui continue à guérir les femmes malades qui le prennent avec soin et attention.

" Je recommande aussi aux femmes malades d'écrire aux médecins spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, car ils m'ont donné des avis d'une grande valeur.

MME PIERRE BOURQUE, St-François de Beauce, Québec."

Les Pilules Rouges guérissent toutes les maladies propres aux femmes ; elles donnent la force aux jeunes filles et leur aident à passer cette période critique si fatale à tant de jeunes filles. Elles sont un tonique d'une grande valeur pour les personnes qui ont à travailler dans les manufactures et ainsi que pour les femmes mariées qui sont à la tête d'une nombreuse famille. Elles guérissent les points de côté, les maux de tête, les irrégularités, les douleurs dans les reins, les troubles de la vessie, font reposer les personnes nerveuses, donnent de la force aux femmes faibles. Elles peuvent être prises en tout temps et dans n'importe quelle condition qu'une femme puisse être.

Nous invitons nos patientes à venir voir les Médecins Spécialistes de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, si elles désirent avoir plus de renseignements sur leurs maladies ou sur le mode d'emploi des Pilules Rouges ou de leur écrire : les consultations personnelles ou par lettres données par nos médecins sont absolument gratuites et ne pourront manquer d'être utiles aux femmes qui souffrent et veulent se guérir. Nos PILULES ROUGES se vendent 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50 ; envoyées par la malle au Canada et aux Etats-Unis sur réception du montant. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal



INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

—Un Anglais ordinaire mange dans sa semaine, 8 livres de viande une demi-livre de beurre, 2 livres de sucre, 8 livres de pommes de terre.

GARDEZ L'ENFANCE

L'enfance est sujette à tant d'accidents de la gorge... A la moindre alerte faites prendre du Baume Rhumal.

—Le 16 décembre 1835, Québec a eu un feu qui causait des dommages se montant à \$20,000,000.

FAITES ACCORDER VOTRE PIANO

Par M. L.-J. Rivet recommandé par les artistes canadiens et européens. Bureau chez M. A.-J. Boucher, 1622, rue Notre-Dame Tel. Main 1850. Résidence 418 Rue Rachel Tel. Est 1685.

—L'Angleterre manufacture annuellement 127,000,000 de paires de chaussures de toutes sortes.

DANS SA RACINE

Contre la prostration nerveuse, les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent un remède infailible. Elles rafraichissent, fortifient et purifient le sang, ce qui coupe le mal dans sa racine

Cock's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez votre Pharmacien le Cock's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Advertisement for jewelry featuring an image of a ring and text: 'GRATIS Nous donnerons cette magnifique Bague fine en Or ornée de 3 beaux Brillants aux personnes qui vendront seulement que 10 Photos Cabinet, de la Reine, bien finies et grandeur naturelle, à 10c. chacune. Tout le monde mérite un bon Portrait de sa Majesté. Ecrivez pour les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et vous recevrez cette superbe Bague gratis. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Can.'

Advertisement for Epilepsy treatment: 'ARRÊTEZ GRATUITEMENT et guérissez permanentement par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordre nerveux, épilepsie, spasmes, danses de St-Guy débauché, faiblesse, paralysie et UNE BOUTEILLE d'essai à \$2.00. GRATIS, par l'entremise de la Paience au Canada, M. J. HART, 1750, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades d'épilepsie qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à Dr R. H. KLINE, Ld., 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871'

Advertisement for jewelry featuring an image of a pocket watch and text: 'GRATIS Nous donnerons cette magnifique Bague fine en Or ornée d'une belle pierre imitation de Diamant aux personnes qui vendront seulement que 10 Photographies Cabinet, grandeur naturelle, de sa Majesté la Reine Victoria, à 10c. chacune. Ces Photographies sont ce qu'il y a de mieux dans l'art de la photographie. Rien ne se vend comme ça. Ecrivez et nous vous expédierons les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco cette superbe Bague dans une boîte doublée en peluche. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.'

Advertisement for jewelry featuring an image of a ring and text: 'GRATIS Nous donnerons cette magnifique Bague fine en Or ornée d'une belle pierre imitation de Diamant aux personnes qui vendront seulement que 10 Photographies Cabinet, grandeur naturelle, de sa Majesté la Reine Victoria, à 10c. chacune. Ces Photographies sont ce qu'il y a de mieux dans l'art de la photographie. Rien ne se vend comme ça. Ecrivez et nous vous expédierons les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco cette superbe Bague dans une boîte doublée en peluche. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.'

CHOSSES ET AUTRES

—10,800,000 Anglais vivent à la campagne ; 16,000,000 en ville.

—La Russie avait 18,000 églises en 1800 ; elle en a 35,000 aujourd'hui.

—Le premier journal des Etats-Unis a été publié à Portsmouth (New-Hampshire) en 1756.

—En Suède, dans la classe médiocre, à la célébration d'un mariage la mariée porte un fouet. C'est un emblème de son autorité dans le cercle domestique.

ET C'EST AINSI

C'est si doux à prendre, le *Baume Rhumal* et cela fait tant de bien quand on est enrhumé.

— La loi contre les maisons de jeu vient d'être discutée à la chambre des députés en Belgique. La chambre a rejeté l'article VII qui autorisait le jeu à Ostende et à Spa. De sorte que le jeu va être absolument supprimé dans tout le Royaume.

ON NE PEUT LE NIER

Le *Baume Rhumal* guérit infailliblement la toux, le rhume, la coqueluche.

—Il paraît que l'on vient de découvrir un explosif 50 fois plus puissant que la dynamite. Cela portera le doux nom de maximite d'après son inventeur M. Maxim à qui l'on doit déjà la poudre sans fumée.

Quelle beauté dans les batailles de l'avenir.

—Quand le roi de Piémont passa roi d'Italie, Verdi lui envoya sa carte ainsi libellée :

V. E. R. D. I

ce qui voulait dire :
Victor-Emmanuel roi d'Italie.

PRINCIPLE IMMUABLE

Les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* purifient et fortifient le sang dont la pureté et la force constituent le principe immuable de la vraie santé.

—Les prochaines monnaies anglaises seront à l'effigie couronnée, du roi Edouard VII, dont la tête, de profil, sera tournée vers la droite. Il en a été décidé ainsi, parce qu'une tradition anglaise veut que l'effigie du souverain soit, d'un règne à l'autre, alternativement tournée vers la droite et vers la gauche.

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six vous en valent. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
E.-EMcGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

BAGUE EN OR SOLIDE
Ornée d'un vrai Grenat et de 2 vraies perles Orientales, de bonne grosseur, donnée aux personnes qui vendront seulement que les magnifiques Photographies de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chacune. Tout le monde désire un bon portrait de sa Majesté. C'est maintenant le temps de les vendre. Envoyez pour les Photos, vendez-les, remettez l'argent et nous vous enverrons, franco, cette Belle Bague en Or Pur, ornée de vraies pierres, dans une jolie boîte.
Cie. Art Supply, Boîte Toronto, Canada.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ — GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MA JUE D'ÉTÉ
FIEVRES — ÉPOUÈSEMENT — avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECAUT.

L'ANÉMIE

C'est le mal profond, qui mine, ravage et anéantit tout le système. L'anémie creuse les joues, émacie le corps et la figure, et donne au teint une couleur cadavérique affreuse et repoussante.

C'est l'épuisement de la vie et la mort lente, affreuse, agonisante et pleine de souffrances.

Pour vaincre ce mal, il faut un puissant tonique, éprouvé, connu de tous, recommandé par les médecins.

Le seul efficace et possédant toutes les propriétés voulues sont les

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

Nous ne voulons chercher d'autre preuve de la merveilleuse efficacité de notre remède que dans le témoignage qu'en donne Madame Caster, 1724, rue Ontario, guérie après avoir essayé sans succès une foule d'autres préparations. Ce que dit Madame Caster est corroboré par une foule de personnes qui ont pris les Pilules de Longue Vie.

Voici ce qu'écrit Madame Caster :



MESSIEURS,

J'ai souffert pendant plusieurs années de cette terrible maladie qu'on appelle l'anémie.

J'avais le sang tellement pauvre que, dans l'été même, j'avais constamment les extrémités froides ; ainsi, jugez de l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais. J'essayais tous les remèdes que l'on me recommandait ; les préparations ferrugineuses de toutes espèces, je les ai épuisées, je crois, complètement ; et toujours sans amélioration et sans résultat. Si bien que j'en vins à essayer les Pilules de Longue Vie. Après en avoir pris seulement deux boîtes, j'éprouvais un changement assez notable pour me décider à continuer.

Ce que je fis ; et maintenant, après six mois de ce traitement, je jouis d'une santé solide et les douleurs que je ressentais sont disparues.

Je dois tout cela aux Pilules de Longue Vie, que je considère comme incomparables pour renforcer le sang et le système en général.

MADAME L. CASTER.

Nous vous offrons une boîte de Pilules de Longue Vie absolument pour rien.

Afin de démontrer la conviction profonde que nous avons de pouvoir vous guérir, si vous souffrez d'anémie, d'épuisement général, en un mot, de faiblesse féminine, nous sommes prêts à vous fournir, sur réception d'un timbre de 2 cents, une boîte de Pilules de Longue Vie (Bonard) gratuitement, et même de vous donner gratuitement des consultations par lettre ou à nos bureaux pour déterminer le meilleur traitement à suivre pour vous faire revenir à la santé. Nos consultations se donnent au n° 202 de la rue Saint-Denis, de 9 a.m. à 6 heures. p.m.

Profitez-en sans retard.

LA COMPAGNIE FRANCO-COLONIALE, 202 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Ecrivez pour notre livre et échantillon gratis.



PRIX GRATIS
Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver ? Alors écrivez votre nom libellément et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 cents, pour frais d'envoi, etc. et nous vous recevrons gratuitement. **Prix unique** qui vous fera certainement bien plaisir.
Cie. Toronto Premium, Boîte 1508 Toronto.

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	R
D	O	N
Y	E	W

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 14édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARCHITECTES
17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

SOIREE DE FAMILLE

"BATAILLE DE DAMES" OU "UN DUEL EN AMOUR"

Grand événement en perspective pour les Soirées de Famille, jeudi prochain, le 14 mars. On donnera avec forces préparatifs, Bataille de Dames ou Un duel en Amour, chef-d'œuvre d'Eugène Scribe qu'il a fait en collaboration avec Legouvé. Cette comédie, qui comprend quatre actes, a été représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre Français, le 17 mars 1851. C'est une pièce qui a obtenu un énorme succès. Elle a eu un nombre considérable de reprises. Tous les grands critiques et surtout Sarcey lui assignent une des premières places dans le théâtre Français. On s'accorde à dire que dans cette pièce, le grand maître Eugène Scribe a révélé la force de son talent. Le sujet est des plus passionnants. C'est une lutte entre deux femmes qui aiment le même homme. Ces deux femmes sont la tante et la nièce; l'une a tous les artifices et les séductions de la femme à l'âge mûr tandis que l'autre a pour elle la candeur et la naïveté de la jeune fille. Ce duel est toujours noble et généreux et se termine d'une façon digne.

Pour rehausser l'éclat de cette représentation, la garde Ville-Marie y assistera en corps, fanfare en tête. Aussi, nous verrons une des plus brillantes soirées de la saison. La distribution est très forte, entr'autres nous verrons, MM. Emmanuel dans le fameux rôle de Grignon, Delagny dans Clavignoul, Tremblay dans Montrichard, Denis, etc. Mlle Calder et Mme Denis, etc.

Il y a déjà un bon nombre de sièges de retenus et tout fait prévoir une salle comble.

POUR RIRE

Un ami pénètre dans le cabinet de travail d'un homme de lettres au moment où celui-ci achève un article de longue haleine.

—Dieu! qu'il y a de poussière chez toi! s'écrie le visiteur.

L'écrivain modestement: —J'ai remué tant d'idées!

**

Dupiton, de Marseille, parle de la longueur du tunnel sur la ligne d'Alais à Brioude.

—En voilà un tunnel! et long! Mon cer, il est si long et si noir que quand ze suis arrivé à l'autre extrémité...

—Vous suffoquiez?

—Eh non, bagasse! z'étais nègre!

**

En classe: Le professeur.—Supposons que huit d'entre vous ayez ensemble 48 pommes, 32 pêches, 59 prunes et 16 melons. Qu'est ce qu'aurait chacun de vous?

Un élève.—Mal au ventre.

GRATIS Nous donnons une magnifique montre à avec boîtier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement The Lever Button Co., Boite 1504 Toronto, Can.

OR PUR Nous donnons ce magnifique Anneau en Or Pur, Joliment gravé, gratuitement à une personne qui vendront seulement que 15 beaux Portraits Cabinet de la Reine, bien finis, grandeur naturelle, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon portrait de sa Majesté. C'est maintenant le bon temps de les vendre. Ecrivez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent nous vous enverrons, franco, cet Anneau en Or Pur. Cie Art Supply, Boite 1512 Toronto, Can.

Theâtre National Français

SEMAINE DU 11 MARS

FAUST

Grand drame en 6 actes, par Morriison.—Version Française de M. Paul Cazeneuve. Début de M. Paul Cazeneuve qui apparaîtra dans le rôle de Méphisto

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES: Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures. Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Bell Tel. East, 1736. Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Tél Marchands 520. Dimanches.—(Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.

Entrée principale: 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine: Le Maître de Forges

CARABINE EN ACIER GRATIS. Donnée aux personnes qui vendront 21 doz. de magnifiques Photographies de sa Majesté, la Reine Victoria, à 10c. chaque. Ces Photos sont de grandeur Cabinet et très bien finies d'une manière artistique. Les gens sont désireux de s'en procurer. Tout le monde veut un portrait de la Reine. Cette Carabine est de la meilleure fabrication et du dernier modèle, finie en Nickel, et pourvue de Mirres Globes améliorés, d'une gachette pistole et d'une crose, et tirée avec une force extraordinaire et une grande justesse. Ecrivez et nous vous enverrons les Photos. Vendez-les, remettez l'argent et nous vous expédierons votre Carabine, tous frais payés. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto

Le Tome 4me paraîtra vers le 15 Mars. LE NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ. EN SEPT VOLUMES 100,000 SOUSCRIPTEURS. Demandez le prospectus à notre Librairie, avec nos conditions de souscription. C. O. BEAUCHEMIN & FILS, 256, rue St-Paul, MONTREAL

CAMERA GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES à ceux qui vendront seulement que 15 magnifiques Photographies de la Reine à 10c. chaque. Ces Photos sont grandeur Cabinet, très bien finies d'une manière artistique. Tout le monde désire un Portrait de la Reine. Ce Camera prend un portrait de 2x2 pouces. Le tout comprend 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de "1770", 2 plaques à développer, 1 paquet de papier Rubis, 1 paquet de papier argenté, et 1 paquet de développeur. Ecrivez et nous vous enverrons les Photos, vendez-les, remettez l'argent et nous vous expédierons immédiatement le Camera et les Accessoires, bien emballés, exempt de tous frais. CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto, Canada.

GRATIS Chaines Dame en Gold Alloy Pur, de 48 pouces, patron fashionable que de renard, égale en apparence et endurée à une chaîne, en or pur, donnée aux personnes qui vendront seulement qu'une doz. de Magnifiques Photographies de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de sa Majesté. Ecrivez pour les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement cette belle chaîne. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.

MONTRE EN OR. Nous donnons une magnifique Montre de Garçon en Nickel poli, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de Portraits de la Reine bien finis, grandeur Cabinet, à 10c. chaque, ou bien cette magnifique Montre fine en Or, avec boîtier de chasse bien gravé, grandeur pour Dame ou Monsieur, à remontoir et régulateur, et mouvement remarquable avec pierres précieuses, à celles qui vendront seulement que 4 doz. de Portraits. Il se vendent comme des gâteaux chauds. Ecrivez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre Montre, franco. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.

GENDREAU DENTISTE No 22, rue St-Laurent MONTREAL Tel. Bell, Main 2818

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 21 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, le genre de productions, leur av. Des questions politiques et diplomatiques, le tout, inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres", des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 25 francs; 6 mois, 16 francs; le numéro 5 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

ASTHME

Traitement au liquide sec. Deux semaines d'essai gratis. Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins. NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement conscient et je suis maintenant en parfaite santé. Dr J. M. SAWERS, 122, MacDonnell Ave., TORONTO.

La Santé des Enfants Est menacée!

Meres de Famille Les journaux vous ont mises en garde contre les falsifications du lait que l'on vous vend pour vos enfants. Vous avez sous la main le remède au danger. Cessez pendant quelque temps de donner à vos enfants du lait qui peut ne pas offrir toutes les garanties de pureté exigé par l'hygiène et remplacez-le par

LA PEPTONINE

un aliment pur et sûr, qui se digère facilement et qui est approuvé, par nos médecins les plus en vue. 25 cents la grande boîte, dans toutes les Pharmacies et Epiceries de premier ordre. GROS: Montréal—F. Coursol, 382 Avenue de l'Hôtel de Ville. Québec—W. Brunet & Cie, Pharmariens-Chimistes. Ottawa—S. J. Major, Marchand en Gros.

"Le Collier Lady Franklin" est la NOUVEAUTÉ de la SAISON. La chaîne à laquelle est suspendu un coeur en or, est d'un très beau dessin. La chaîne et le pendentif sont fortement plaqués en or et ornés de pierres ressemblant parfaitement aux véritables rubis, émeraudes, améthistes, etc. Nous vous l'enverrons par la poste, soigneusement emballé, sur réception de \$1.00. Si vous désirez l'obtenir gratuitement, envoyez votre choix qui se trouvent dans notre Grand Catalogue. Ecrivez immédiatement, sans d'écouter le premier dans votre localité. The Coldwell Co., Bijoutiers en gros. Dép. 158 Toronto.

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé ?

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadioux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de

L'OBESITÉ



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

RIPANS

Une Splendide Complexion

La brillante apparence de la santé—la complexion bien colorée que nous admirons tous—ne peut-être imitée avec succès. On ne peut y arriver sans une bonne digestion. Le fard le plus délicat ne peut rivaliser avec les Ripans Tabules pour créer une complexion. Elles adoucissent l'estomac, provoquent la bonne digestion et régularisent les intestins. Quand tout fonctionne en bon ordre le sang est purifié et il nourrit et embellit les joues.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulagée. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aigle de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Camille Pert, 90c. Premier voyage, premier mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 2. Les Femmes Galantes, No 12 à 20 cents. Le Théâtre du 1er février, 50c. Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5c chaque. Parmi les journaux comiques on y trouve : La Risette, le Polichinelle, le Sourire, le Pèle-Mêle, 5c. Toujours en mats, La Clé des Songes, le Guide des Amants, Physique Amusante, Livres de Cuisine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure, la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à louer. Le Bulletin Mensuel est donné gratuitement à toute personne qui en fait demande.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.



La mère (gracieusement).— Mon petit Jean, ces magnifiques tissus de soie viennent d'un pauvre et insignifiant ver.

Petit Jean.—Oui, je sais maman. C'est papa qu'est le ver, n'est-ce pas ?

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Fouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne la pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cent.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure le pres vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure six timbres d'un cent pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront de Beaux Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto.



GAGNEZ CETTE MONTRE.

En vendant seulement que 2 doz. de magnifiques Photographies de Sa Majesté Roi, chaque photo est un grand cabinet et finies d'une manière artistique. Tout le monde désire avoir un bon Portrait de Sa Majesté. Ceci rend nos portraits faciles à vendre. Ecrivez-nous et nous vous enverrons, franco, cette Magnifique Montre en Nickel Poli avec bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, et pourvue d'un vrai mouvement American Lever. Elle tient bien le temps, et avec soin elle durera dix ans. Ecrivez dès aujourd'hui. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Can.




DR. A. BRAULT

Chirurgien-Dentiste

ANCIEN BUREAU DU DR PEPIN

268 rue St-Laurent

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

Le prochain numero du **Monde Illustré**

Contiendra les principaux tableaux de

M. GEORGES DELFOSSE

Et un grand nombre d'articles intéressants par nos bons auteurs

VALESE DES AMOURS.

J. DURAND.

Introduction.
Andante con espressione.

PIANO.

Valse.

UN NOUVEAU SPORT D'HIVER. — Le patinage à voile sur le Muggelsee, près de Berlin

ALBUM MUSICAL DU MONDE ILLUSTRE

First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The music features a series of chords in the right hand and single notes in the left hand. A *cresc.* marking is present at the end of the system.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes dynamic markings *f* and *p*.

Third system of musical notation, featuring a *dim.* marking in the first measure and a first ending bracket labeled '8'.

Fourth system of musical notation, including a *p* marking and a first ending bracket labeled '8'.

Fifth system of musical notation, including a *p* marking and a first ending bracket labeled '8'.

Sixth system of musical notation, including a *f* marking and a first ending bracket labeled '8'.

ALBUM MUSICAL DU MONDE ILLUSTRE

8.....

First system of musical notation, featuring a treble and bass staff with various notes and rests.

8.....

Second system of musical notation, including a *rit.* marking.

a tempo.

Third system of musical notation, showing a series of chords in the bass staff.

Fourth system of musical notation, continuing the chordal progression.

Fifth system of musical notation, featuring *Ped.* markings and asterisks.

Sixth system of musical notation, concluding with *Ped.* markings and asterisks.

er-
om-
nes
ais.
ent
ous
ter

ueil
lles,
pp

AIS,
Aca-

CA-
d'un
par

GUE
mie,
dic-
régu-
avec
orme
mie,

Cet
s son
illus
antes,
resté
pact.

ire il-
re. 1

e 184

1 vol.

ol. de

bl. de

même

HERI-
à nos
né de

roïque
1 vol.

ar Al-

ANA-
écédée
de 255

IBUS-
nd in 8

ssac, 1

roman
dition.

n maro-
e à l'in-
teur sur

Con-
lus sim-
issons ;
isséries,
sucrés,
que plus

c ébène
es. Les
rve tou-

croix et
ire, avec
é.

par abon-

Musical notation for the first system, featuring treble and bass staves. The piece is in a key with two flats (B-flat and E-flat). The first measure has a piano (*p*) marking. Pedal markings (*Ped.*) are present under the first and third measures, with asterisks (*) indicating specific points. The notation includes chords and melodic lines in both hands.

Musical notation for the second system. The treble clef changes from C-clef to F-clef (alto clef) in the third measure. The piece continues with piano (*p*) dynamics. An *8va* marking is present above the treble staff in the fourth measure. Pedal markings (*Ped.*) and asterisks (*) are also present.

Musical notation for the third system. The piece begins with a mezzo-forte (*mf*) dynamic. The notation features a mix of chords and moving lines in both staves.

con fuoco.

Musical notation for the fourth system. The piece starts with a forte (*f*) dynamic, which then shifts to piano (*p*) in the second measure. The notation includes chords and melodic fragments.

Musical notation for the fifth system, continuing with a piano (*p*) dynamic. The notation consists of chords and melodic lines in both hands.

Musical notation for the sixth system, concluding the page. The notation features chords and melodic lines in both staves.

La suite dans le prochain supplément

Un Héritage dans les Airs

ROMAN D'AVENTURES

I

UNE NOUVELLE INATTENDUE

On finissait de dîner. M. Dalmon rompit le silence et demanda :

— Qu'as-tu donc, ma chère Jeanne ? Tu parais toute triste, toute soucieuse. Aurais-tu quelque peine que tu ne voudrais pas me confier ?

En prononçant ces mots, M. Dalmon regardait sa fille assise, en face de lui, devant la table qu'on venait de desservir. Ses regards exprimaient une vague inquiétude.

Naguère à la tête d'une des plus importantes maisons de droguerie de la rue des Lombards, M. Dalmon s'était, jeune encore retiré des affaires, avec une fortune assez ronde qu'il avait très honnêtement gagnée. Depuis la mort de sa femme, survenue inopinément deux ans plus tôt, il avait reporté toutes ses affections sur son unique enfant, sa fille Jeanne, pour laquelle il avait toutes les gâteries.

C'était même à cause d'elle qu'après avoir cédé son fonds de commerce il était resté à Paris et qu'il habitait en plein centre de la capitale, rue de Sèze, dans un petit mais confortable appartement, dont les fenêtres ouvraient sur le boulevard. Et l'on ne se doute pas de la force de volonté, du courage qu'il faut à un ancien commerçant de la rue des Lombards, pour venir habiter dans un quartier comme la rue de Sèze.

C'est un changement complet d'habitudes, une vie absolument différente. On conduirait un Arabe au pôle Nord, ou un brave Auvergnat chez la reine d'Angleterre, que l'un et l'autre ne se trouveraient pas plus dépaysés.

A l'époque où commence ce récit, Jeanne Dalmon atteignait sa vingtième année. Accomplie en tous points, charmante au physique comme au moral, elle méritait sous tous les rapports la tendresse que son père lui témoignait, et dont elle n'abusait jamais, bien que cette tendresse fut peut-être un peu trop exclusive.

Elle aimait son père autant que son père l'aimait. Elle n'avait aucun secret pour lui, et elle vivait heureuse, confiante en l'avenir, sous cette douce et tendre protection paternelle.

Ce fut du ton le plus affectueux qu'elle répondit à la question de son père :

— Tu sais bien, cher père, que je n'ai rien de caché pour toi. Si j'avais un chagrin quelconque, je t'en aurais fait part aussitôt.

Elle ajouta d'un ton câlin :

— Tu n'en doutes pas, j'espère. Si tu en doutais, cela me ferait beaucoup de peine.

— Pourtant, insista M. Dalmon, mes yeux ne me perdent ta gaieté ordinaire. Depuis quelques jours déjà, je me suis aperçu que tu n'as plus les yeux dans ma poche. Ce changement d'humeur m'inquiète d'autant plus que voici les beaux jours revenus et que ce radieux soleil, cette douce température ne sont pas faits pour inspirer la tristesse. Tu as donc quelque chose ? Allons, voyons, mademoiselle, dites vite la vérité... toute la vérité, sinon !

Jeanne hésita une seconde, puis, devant le bon sourire de son père, elle se décida :

— Eh bien ! père, répondit-elle en souriant à son tour, puisque rien ne t'échappe, et que tu fais le juge d'instruction, je t'avoue qu'en effet, depuis quelques

jours, je ressens comme une sorte d'ennui, une vague tristesse et c'est précisément le retour du printemps qui en est la cause.

— Comment cela ? Le printemps te rend triste ? interrogea M. Dalmon déjà inquiet à la seule pensée que sa fille pouvait être souffrante.

— Oui, la vue de la nature en fête, de la verdure qui renaît, des fleurs qui commencent à éclore, les oiseaux que j'entends chanter quand nous allons nous promener aux Tuileries ou au bois de Boulogne, tout cela m'inspire comme un vague désir de partir en voyage, d'aller vivre à la campagne, loin du bruit et de la foule. Ce doit être si bon d'être libre aux champs, de marcher dans le soleil, de voir de loin l'horizon.

— Ce n'est que cela, répliqua M. Dalmon dont le visage s'illumina aussitôt d'un sourire, que ne le disais-tu plus tôt, ma chère enfant ! Tu veux aller à la campagne ?... C'est bien facile. Rien ne nous retient à Paris, dès demain nous pouvons nous mettre en route. Nous partirons quand tu voudras. Tu sais bien que ta joie fait la mienne et que ton bonheur est le mien.

— Oh ! père chéri, fit Jeanne d'une voix émue, en embrassant son père, comme tu es bon !... que je t'aime !

M. Dalmon se laissa embrasser avec un plaisir visible. Il rendit le baiser à sa fille, puis il reprit :

— Il ne nous reste plus maintenant qu'à décider de quel côté nous irons. As-tu quelque préférence ? Nous irons où tu voudras. Moi, cela m'est indifférent.

— Ma foi non ! père, je n'ai aucune préférence, peu m'importe le pays, pourvu que la campagne soit belle, avec des grands arbres et des oiseaux.

— Que dirais-tu de l'Auvergne ? proposa M. Dalmon après avoir réfléchi pendant un instant.

— Oui, allons en Auvergne, c'est une bonne idée, approuva aussitôt Jeanne. C'est une contrée pittoresque, même un peu sauvage, dit-on. Voilà tout à fait ce que je souhaite afin de me croire encore plus loin de Paris.

— Tu n'aimes donc pas Paris ?

— Oh ! pas du tout.

— C'est pourtant joli.

— Pas autant que les prairies, les bois, le beau ciel. On ne voit pas tout cela à Paris.

— Alors, c'est entendu, déclara M. Dalmon, nous partons pour l'Auvergne... nous trouverons facilement là-bas, dans quelque jolie vallée, une petite maison toute meublée que nous pourrions louer pour l'été. Ma foi, c'est une bonne idée que tu as de partir. Moi aussi je serai content de quitter Paris. Depuis que nous n'habitons plus la rue des Lombards, il me semble que l'on m'a changé Paris, je ne l'aime plus.

Jeanne ouvrait la bouche pour répondre lorsqu'un coup de sonnette retentissant vint lui couper la parole. Quelques instants après, la porte de la salle à manger s'ouvrait, livrant passage à la vieille bonne que M. Dalmon avait à son service depuis plus de vingt-cinq ans. Un de ces types de vieilles servantes, moins rare encore qu'on ne le croit, hargneuse pour les étrangers, dévouée à ses maîtres comme une caniche, bougonnant du matin au soir, fidèle, discrète, économe. Comme le lierre, elles meurent où elles s'attachent.

— Qui est-ce, Geneviève ? demanda M. Dalmon.

Sans mot dire, Geneviève présenta à son maître une carte de visite sur laquelle il lut à haute voix :

“ Alfred Charrier, licencié en droit. Recherches pour successions, 42, rue Bonaparte. ”

— Je ne connais pas du tout ce monsieur, murmura M. Dalmon. Il demande à me voir ? ajouta-t-il à haute voix.

— Oui, monsieur, répondit Geneviève. Je lui ai dit que vous finissiez de dîner et qu'à ce moment-là vous aimiez bien être tranquille, que ça n'était pas l'heure de déranger les gens, il a insisté. Il prétend qu'il a à vous parler d'une affaire très importante.

— A moi, d'une affaire très importante ?

M. Dalmon fit un geste signifiant qu'il ignorait absolument ce dont il s'agissait, puis il ajouta :

— Alors faites-le entrer au salon, je vais l'y rejoindre immédiatement.

Geneviève sortit pour exécuter l'ordre.

— Que peut te vouloir ce monsieur ? demanda Jeanne à son père lorsqu'elle la bonne se fut retirée.

— Je n'en ai aucune idée, répondit M. Dalmon, sans savoir pourquoi, éprouvait une légère inquiétude. Je ne connais pas ce monsieur et je n'ai pas d'affaire. Espérons qu'il ne vient pas m'apprendre une mauvaise nouvelle.

Sur ces mots, M. Dalmon se leva et sortit de la salle à manger pour se rendre au salon.

Là, il se trouva en présence d'un homme de haute taille, très correctement vêtu, paraissant âgé d'environ quarante ans, et dont la physionomie éclairée par deux yeux vifs, perçants, respirait l'intelligence et la finesse.

Il portait sous le bras une volumineuse serviette de cuir noir, comme en ont d'ordinaire les avocats et les hommes d'affaires.

— Monsieur, commença-t-il, après les premières salutations, c'est bien à M. Louis Dalmon que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur.

— Permettez-moi de préciser. C'est bien à M. Louis Dalmon, ancien négociant en droguerie, rue de Lombards.

— A lui-même, répondit M. Dalmon ; veuillez donc me dire ce qui vous amène chez moi.

— C'est une communication de la plus haute importance que j'ai à vous faire. Mais avant d'aller plus loin, je crois utile, si vous le permettez, de vous donner quelques explications sur le genre d'affaires dont je m'occupe habituellement.

M. Dalmon se contenta de s'incliner.

— Comme ma carte a dû vous l'apprendre, reprit M. Charrier, je suis à la tête d'un cabinet qui a pour spécialité les recherches en matière de successions. Voici en quoi consistent ces recherches :

“ Il arrive assez fréquemment que des personnes possédant une fortune considérable meurent sans avoir fait de testament, sans laisser de parents connus. En l'absence d'héritier, leur succession tomberait donc en déshérence et leurs biens reviendraient à l'Etat. C'est précisément ce fait que je me propose d'empêcher. ”

“ Quand je suis avisé, par un de mes nombreux correspondants de France ou de l'étranger, qu'une personne est morte dans les conditions que je viens de vous indiquer, je me mets aussitôt en campagne. Au moyen de patientes recherches dans les actes de l'état civil, grâce aux renseignements que je fais prendre de tous les côtés, je parviens presque toujours à découvrir un parent d'un degré assez proche pour lui permettre de se porter héritier. Averti par moi, il peut recueillir la succession qui lui est échue et dont, sans mon intervention, il aurait été frustré. ”

— Je comprends, monsieur, interrompit à ce moment M. Dalmon, mais je ne vois pas trop où vous voulez en venir. Je ne me connais pas de parents, par conséquent, je ne puis avoir d'héritage à recueillir.

— Eh bien ! monsieur, riposta l'agent d'affaire avec un sourire satisfait, vous venez de faire un héritage dont l'importance peut être évaluée à environ deux millions. C'est précisément pour vous annoncer cette nouvelle que je suis venu vous voir.

M. Dalmon avait bondi sur sa chaise.

— Deux millions ! répétait-il effaré. Je viens de faire une succession de deux millions ! Où cela ! Quel est ce parent ?

— La succession n'est pas encore complètement liquidée ; mais elle atteindra probablement le chiffre.

En tous cas, elle n'en sera pas éloignée, je puis vous l'affirmer d'une manière formelle.

Cependant M. Dalmon reprit peu à peu son sang-froid et ce fut d'un ton presque calme qu'il dit à son visiteur :

—La nouvelle que vous venez de m'apprendre, monsieur, est tellement extraordinaire que vous me permettrez de me montrer un peu incrédule. Tout cela est-il bien réel ? Je vous répète que je ne me connais aucun parent à un degré quelconque, même éloigné, qui puisse me laisser une semblable fortune.

—Monsieur, répondit l'homme d'affaires, je ne me serais pas permis de venir vous déranger, si je n'étais absolument certain de ce que je vous ai avancé. Du reste, je possède des pièces qui dissiperont tous vos doutes.

—Et de qui me vient donc cette succession inattendue ? demanda de nouveau M. Dalmon.

—Je vais vous le dire, répondit l'homme d'affaires avec un sourire ; mais, auparavant, je vous prierai de vouloir bien me signer cet engagement.

En disant cela M. Charrier prit dans sa serviette une feuille de papier timbré qu'il tendit à son interlocuteur.

M. Dalmon lut avec attention ce qui s'y trouvait écrit.

—Comment ! s'écria-t-il tout à coup, vous me demandez le tiers de la succession à titre de commission ! Sur deux millions cela fait six cent cinquante mille francs... c'est énorme.

—C'est mon prix habituel, répondit froidement M. Charrier, et vous ne le trouverez pas excessif si vous considérez combien j'ai dû faire de démarches coûteuses avant d'arriver à vous découvrir... Sans moi vous ne saurez pas où se trouve cet héritage et vous ne toucherez rien.

—Cependant...

—Permettez-moi, interrompit brusquement M. Charrier, de ne pas engager de discussion avec vous sur ce point. Je ne puis rien changer à mes conditions. Si donc vous ne croyez pas devoir les accepter, nous en resterons là, et l'affaire dont je suis venu vous entretenir, n'aura pas d'autre suite. Je vous fais remarquer, du reste, que je me charge de tous les frais qui seront considérables.

M. Dalmon réfléchit quelques secondes. Il comprit que, sans l'agent d'affaires, il ne connaîtrait rien de cette succession, qu'il n'en aurait rien.

—Soit, dit-il enfin, j'accepte. J'ai hâte de savoir quel est ce parent inconnu qui me laisse une telle fortune... J'ajoute que, jusqu'à preuve certaine, je n'y crois pas.

—En tous cas, cela ne vous engage à rien, puisque la commission ne m'est due que sur l'héritage.

Il passa dans la pièce voisine, revint presque aussitôt avec un encrier et une plume, puis signa le papier qu'il remit à M. Charrier.

—Voilà, dit-il.

L'agent d'affaires regarda si la signature était bien régulière, et serra tranquillement dans sa serviette la feuille timbrée.

—Maintenant, fit-il en souriant, je vais satisfaire votre curiosité bien naturelle. Le parent dont vous héritez est votre cousin germain, Prosper Lagrange.

—Prosper Lagrange ! répéta tout d'abord M. Dalmon d'un air étonné, comme si ce nom ne lui rappelait rien. Ah ! oui, fit-il soudain, je me souviens, le fils du frère de ma mère. Il est parti tout jeune pour l'étranger ; depuis cette époque personne n'en a plus jamais entendu parler. Je le croyais mort depuis longtemps.

—Eh bien, vous vous trompiez, répliqua M. Charrier. Votre cousin n'était pas mort ; après avoir couru le monde, il est allé s'établir à Sydney, en Australie, où, dans le commerce des laines, il a amassé une fortune considérable. Il est mort en cette ville, il y a quelques mois, sans avoir fait de testament, et comme il était resté célibataire, c'est à vous que revient toute sa fortune.

M. Dalmon se frappait le front, en se reprochant de n'avoir pas songé à ce cousin quand l'agent d'affaires lui avait parlé d'un héritage. Il aurait peut-être pu éviter de donner le tiers de la succession,

Maintenant c'était signé. Il n'y avait plus à y revenir.

—Je suis en effet, dit-il, son plus proche et même sans doute son unique parent, mais je le croyais bien mort.

—Tenez, poursuivit l'agent d'affaires en tirant de sa serviette un assez volumineux dossier, voici l'acte de décès de Prosper Lagrange. Voici également une expédition du jugement qui déclare sa succession vacante faute d'héritiers connus, et nomme comme curateur à cette succession, M. Isaac Simpson, sollicitor à Sydney. Voici enfin une copie de l'inventaire dressé par ce dernier.

M. Dalmon parcourut rapidement ces pièces, qui étaient accompagnées de leur traduction en français et légalisées par le consul de France : leur authenticité ne pouvait donc être un seul instant suspectée.

—Vous pouvez voir d'après l'inventaire, continua M. Charrier, que je n'ai nullement exagéré l'importance de la succession. L'argent liquide et les titres laissés par le défunt atteignent déjà la somme de quinze cent mille francs. De plus, votre cousin possédait à Sydney une maison et des terrains qui ne sont portés sur l'inventaire que pour mémoire et dont la valeur, m'affirme mon correspondant, est considérable.

—Ne me faudra-t-il pas remplir une interminable série de formalités coûteuses avant d'arriver à réaliser cette succession ? objecta M. Dalmon.

—Sans doute, répondit l'agent d'affaires, il y aura une assez longue procédure à suivre, de grosses dépenses. Mais ne vous en inquiétez pas ; j'en fais entièrement mon affaire ; je vous l'ai dit, je prends tous les frais à ma charge, c'est écrit dans l'engagement que vous avez signé.

—En ce cas, conclut M. Dalmon, très satisfait, je n'ai plus qu'à attendre.

—Pas autre chose ; combien de temps ?... je ne saurais le préciser ; toutefois, je puis vous assurer que je ferai tous mes efforts pour que l'affaire soit promptement réglée, c'est mon intérêt autant que le vôtre.

—Alors je m'en remets absolument à vous.

—Vous pouvez compter sur tout mon zèle, affirma de nouveau l'agent d'affaires en se disposant à se retirer. Je vais aujourd'hui même donner par télégramme, à mon correspondant de Sydney, qui est un des principaux avocats de cette ville, l'ordre de commencer la procédure ; demain ou après demain, l'action sera engagée et le prochain courrier nous apportera certainement des détails précis. Dès que je les aurai reçus, je m'empresserai de vous les communiquer... Si j'avais besoin de vous voir, à quelle heure puis-je être certain de vous rencontrer ?

—Je sors rarement le matin. En venant avant déjeuner, vous me trouverez toujours.

—Alors je viendrai entre dix et onze heures.

Et M. Charrier prit congé de l'ancien commerçant, en lui promettant de revenir le voir de temps en temps pour lui donner des nouvelles de l'affaire.

II

VOYAGE LOINTAIN

A dater de ce jour, l'héritage du cousin Prosper Lagrange devint le sujet presque unique des conversations entre M. Dalmon et sa fille. Leur existence, jusque-là si paisible, si calme, exempte de soucis, se trouva tout à coup bouleversée ; dans les premiers jours, cette fortune qui leur tombait ainsi à l'improviste leur tourna complètement la tête. Peu à peu, cependant, le calme rentra dans leur esprit. Ils reprirent leur train de vie ordinaire, en faisant toutefois de beaux projets d'avenir, que leur fortune leur permettrait désormais de réaliser.

Alors Jeanne rappela à son père le projet de voyage qu'ils avaient formé le soir même où l'agent d'affaires leur avait révélé l'existence de cet héritage.

En somme, — M. Charrier l'avait déclaré, — il sécoulerait du temps encore avant que M. Dalmon put être

mis en possession de cette fortune. Sa présence à Paris n'était donc pas nécessaire pour le moment, et rien ne l'empêchait d'aller, avec sa fille, passer la belle saison en Auvergne.

D'ailleurs, lui aussi, après cette période de surexcitation, éprouvait le besoin de se distraire, et la perspective de passer quelques mois de repos à la campagne en un pays de montagne lui souriait beaucoup.

Le voyage fut donc définitivement fixé, au grand désespoir de Geneviève que cela troublait si complètement dans ses habitudes. Cependant, comme cela plaisait à ses maîtres, elle se contentait de bougonner toute seule dans sa cuisine, tout en faisant des provisions, car en Auvergne, disait-elle, on devait manquer de tout.

Jeanne commença aussitôt ses préparatifs et l'on décida de se rendre d'abord à Aurillac ; de là, on se mettrait en quête d'une petite villa à louer dans les environs.

La veille du jour fixé pour le départ arriva. Jeanne, toute joyeuse, aidait son père à fermer les malles et les caisses, lorsque Geneviève entra en disant d'un ton revêche :

—Voilà encore le monsieur à l'héritage, faut-il le faire entrer ?

—Je crois bien, ma bonne Geneviève, répondit Jeanne. Il vient peut-être nous annoncer que tout est fini.

M. Dalmon, après avoir mis un peu d'ordre dans sa toilette, courut au salon, où il trouva l'agent d'affaires, dont l'air embarrassé ne lui échappa pas.

—Eh bien, monsieur Charrier, quoi de nouveau ? demanda-t-il.

—Monsieur, répondit M. Charrier, je viens de recevoir de mon correspondant de Sydney une dépêche qui vous causera sans doute quelque ennui.

—Ah ! fit M. Dalmon aussitôt inquiet, aurait-on découvert un testament par lequel mon cousin ?..

—Non, non, interrompit vivement M. Charrier, ce n'est pas cela, vous restez toujours le seul héritier de Prosper Lagrange. Il n'a pas de testament. L'héritage ne vous est pas contesté et se monte, ainsi que je vous l'ai affirmé, à plus de deux millions de francs.

—Qu'y a-t-il donc alors ?

—Tenez, répondit l'agent d'affaires en tendant une dépêche, voici le télégramme : veuillez en prendre vous-même connaissance. Vous aurez ainsi l'explication.

—Mais, fit M. Dalmon après y avoir jeté les yeux, cette dépêche est en anglais, je ne connais pas du tout cette langue.

—Je vais vous la traduire.

M. Charrier prit le papier des mains de M. Dalmon et lut :

« Affaire en bonne voie, mais présence de l'héritier indispensable ici ».

—Comment ! s'écria M. Dalmon très désappointé, il faut que j'aille en Australie ! Moi qui n'ai jamais voyagé, moi qui ai habité vingt-sept ans la rue des Lombards sans aller plus loin que Saint-Cloud ou Vincennes.

—Vous le voyez. Mon correspondant dans sa dépêche, n'a pu donner d'explications ; mais, s'il réclame votre présence, c'est évidemment qu'elle est nécessaire pour l'accomplissement de quelque formalité exigée par la loi du pays et impossible à remplir par procuration. Je vais lui télégraphier, mais je crains que sa réponse ne soit aussi formelle.

M. Dalmon se promenait à grands pas à travers le salon.

—En Australie ! répétait-il, en Australie ! Non ! jamais je ne me résoudre à entreprendre un tel voyage ! Cela est impossible à mon âge !... Comment se fait-il que je ne puisse me faire représenter par un fondé de pouvoirs, ayant toutes les procurations en règle... Non, certainement, je n'irai pas.

M. Charrier le laissa se calmer un peu, puis il le prit :

—Les termes de la dépêche, que je vous ai traduite littéralement, sont catégoriques. Si donc vous n'allez pas à Sydney, il vous faudra très probablement renoncer à la succession.

—Que n'importe ! s'écria l'ancien commerçant avec un grand geste. Je n'ai pas besoin de cet héritage ! Avec mes dix mille livres de rente j'ai vécu jusqu'ici heureux et tranquille, il ne m'en faut pas plus pour satisfaire mes besoins qui ne sont pas bien exigeants. Je n'en demande pas davantage. Je n'ai pas de goûts luxueux. Cela me suffit parfaitement.

—Fort bien, répliqua M. Charrier ; mais permettez-moi de vous faire remarquer, monsieur, que vous n'êtes pas seul. Vous avez une fille. Serait-ce agir en bon père que de la priver de cette fortune qui doit lui revenir un jour ?

Cet argument frappait d'autant plus juste que M. Dalmon adorait sa fille. Aussi il ne sut que répondre. et son agitation ne fit que redoubler.

—C'est vrai, répétait-il, il y a ma fille, je ne puis agir en égoïste.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit et le joli visage de Jeanne se montra dans l'entrebâillement. Elle avait entendu du bruit, des éclats de voix. Un peu inquiète, elle accourait voir ce qui se passait.

—Entrez, mademoiselle, lui dit M. Charrier, venez m'aider à convaincre monsieur votre père.

Jeanne s'avança et l'agent d'affaires lui expliqua en quelques mots ce dont il s'agissait.

—Il ne m'appartient pas, répondit-elle, de donner des conseils à mon père ; il agira comme il le jugera à propos. Ce qu'il fera sera bien fait.

—Cependant, interrogea M. Dalmon, quel est ton avis, ma chère enfant ? Ce voyage, après tout, d'autres l'ont fait.

Jeanne hésita un instant :

—Il me semble, dit-elle ensuite, qu'il serait regrettable de laisser échapper cette fortune. Nous n'en avons pas besoin ; cela est vrai, mais il faut songer, père, à tout le bien qu'elle te permettra de faire autour de nous. D'ailleurs, un voyage en Australie n'est pas si effrayant !...

—Pas le moins du monde, appuya M. Charrier avec vivacité, maintenant, il ne faut pas plus d'un mois pour aller à Sydney, et le service est fait par de superbes paquebots où l'on trouve tout le confort désirable... Quant aux dépenses vous n'avez pas à vous en préoccuper : cela me regarde et entre dans les frais. De plus, je mets à votre disposition pour vous accompagner un de mes commis qui a beaucoup voyagé. Il a même séjourné quelque temps en Australie ; il parle parfaitement l'anglais et vous sera d'une grande utilité... Voyons ! monsieur, tout cela ne vous décide-t-il pas ?

M. Dalmon restait dans la plus grande perplexité. Il éprouvait toujours une certaine appréhension à l'idée d'entreprendre un si lointain voyage, lui dont les habitudes étaient si casanières. D'un autre côté, il était obligé de reconnaître que la nécessité de ce voyage s'imposait s'il voulait réaliser son héritage. Il essaya d'une dernière objection.

—Mais toi, mon enfant, dit-il, que deviendrais-tu pendant tout le temps que je resterais absent ? Tu ne peux demeurer seule avec Geneviève... Je mourrais d'inquiétude.

—Comment, mon père, s'écria Jeanne avec reproche, tu songerais à me laisser seule ici ?

—Alors, fit M. Dalmon abasourdi, tu voudrais donc t'embarquer avec moi ?

—N'est-ce pas tout naturel ? j'espère bien que tu me permettras de t'accompagner, je ne te laisserai pas partir sans moi.

—Mais pense-y donc, ma chère Jeanne, c'est un voyage à l'autre bout du monde ! Un mois sur mer ! Cela ne t'effraie pas ? Tu ne redoutes pas la fatigue ?

—Nullement, je t'assure. Au lieu d'aller en Australie, il n'y aura rien de changé à nos projets. Le voyage sera plus long, voilà tout, conclut-elle en riant.

—Bravo, mademoiselle, intervint M. Charrier, voilà qui est parler. Je crois que maintenant, monsieur votre père n'aura plus aucune raison de refuser de partir.

M. Dalmon baissa la tête d'un air résigné.

—Soit ! fit-il tout à coup en se redressant ; je ne

veux pas me montrer moins courageux que ma fille. Quand partons-nous ?... A quelle date le prochain paquebot ?

M. Charrier se hâta de répondre :

—Le paquebot des Messageries maritimes *Le Polynésien* part de Marseille dans huit jours, à destination de la Nouvelle-Calédonie, avec escale à Sydney. Il suffira que vous quittiez Paris l'avant-veille de son départ, par l'express du soir. Ne vous inquiétez de rien ; je ferai toutes les démarches nécessaires. Quand vous arriverez à bord, vous n'aurez qu'à vous installer dans vos cabines, retenues à l'avance. Cela vous convient-il ainsi ?

—Il le faut bien, répondit M. Dalmon d'un air résigné. C'est égal, si l'on m'avait dit ce matin que je partirais dans huit jours pour l'Australie, j'aurais bien parié que non, avec la certitude de gagner mon pari !

—Alors, c'est entendu, reprit M. Charrier en se levant et sans répondre davantage aux doléances de M. Dalmon, vous partirez par *Le Polynésien*, je retiens vos places.

Il ajouta, tandis que M. Dalmon le reconduisait :

—Demain je viendrai vous remettre la somme nécessaire pour le voyage, je profiterai de l'occasion pour vous présenter M. Reynard, le commis dont je vous ai parlé et qui vous accompagnera.

III

A BORD DU POLYNÉSIEN

Huit jours après, M. Dalmon et sa fille prenaient passage à Marseille, sur le paquebot *Le Polynésien*, où leurs bagages avaient été embarqués dès la veille.

Deux personnes les accompagnaient.

L'une était la vieille Geneviève. Très attachée à Jeanne qu'elle avait vu naître, elle avait tellement supplié pour suivre sa jeune maîtresse que M. Dalmon avait fini par consentir à l'emmener. Ce qui ne l'empêchait pas de bougonner continuellement en disant que c'était de la folie d'entreprendre un voyage semblable.

—Ah ! non, ça n'est pas elle, bien sûr, qui aurait consenti à partir pour l'Australie afin d'avoir un héritage qui peut-être n'existait pas. En Australie ! D'abord où ça se trouvait ce pays-là ? Était-ce un vrai pays ? Elle n'en reviendrait pas sans doute, mais il ne serait pas dit qu'elle abandonnerait ses maîtres.

La seconde personne était ce commis de M. Charrier, nommé Reynard, que l'agent d'affaires avait mis à la disposition des voyageurs pour leur servir d'interprète et de cicerone.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, d'apparence vigoureuse, à la tournure assez élégante, et dont la conversation dénotait une instruction étendue.

Malgré cela, sa physionomie cauteleuse, sournoise, son ton doux, son regard oblique et fuyant rendaient son abord peu sympathique. Telle était du moins l'impression première qu'il avait produite sur M. Dalmon et Jeanne, et cette impression avait été si forte que M. Dalmon crut devoir en faire part à l'agent d'affaires.

—Oui, en effet, répondit M. Charrier, sa physionomie ne prévient pas en sa faveur, je le reconnais. Mais vous auriez tort d'ajouter foi à ces apparences. Reynard est, je vous l'affirme, un honnête garçon. Vous pouvez avoir toute confiance en lui. Son concours, vous le verrez, sera très précieux. Il est débrouillard, intelligent et honnête.

Devant de telles assurances, M. Dalmon n'insista pas davantage.

Reynard, du reste, comme s'il eût deviné le mauvais effet qu'il avait produit sur ses compagnons de voyage, semblait avoir pris à tâche de faire modifier leurs sentiments à son égard. Il se montrait envers eux d'une amabilité et d'une complaisance inépuisables. Il s'appliquait à leur épargner les moindres soucis du voyage, il s'acquittait de sa mission avec

une telle intelligence et un si grand zèle que leurs préventions ne devaient pas tarder à se dissiper.

Le Polynésien partit par un temps splendide. Pas un nuage ne ternissait l'azur profond du ciel. La surface de la mer brillante sous le radieux soleil de juillet, était unie et tranquille comme celle d'un lac.

Malgré l'émotion dont ils ne pouvaient se défendre en voyant la terre de France s'effacer peu à peu à l'horizon, M. Dalmon et sa fille n'avaient aucune inquiétude. Un voyage commencé en d'aussi favorables auspices ne pouvait, pensaient-ils, n'avoir qu'une heureuse issue.

La traversée de la Méditerranée ne fut qu'une charmante promenade. En six jours, *Le Polynésien* gagna Port-Saïd ; puis, après une courte relâche, il s'engagea dans le canal de Suez. Jeanne et son père, grâce aux excellentes conditions dans lesquelles on avait navigué jusque-là, grâce aussi au confort dont on jouissait sur le paquebot, s'étaient rapidement accoutumés à la vie du bord. Geneviève elle-même, logée dans une cabine de seconde, avait peu souffert du mal de mer et elle était presque de bonne humeur.

Le père et la fille passaient la plus grande partie de leur temps sur le pont, contemplant le spectacle, si nouveau pour eux, de la mer toujours changeante et des navires rencontrés sur leur route, en écoutant les explications données par Reynard sur les différents pays qui s'offraient tour à tour à leurs regards : la Corse et la Sardaigne, l'Italie, la Sicile, l'île de Crète, enfin l'Égypte.

M. Dalmon ne regrettait plus d'avoir entrepris ce voyage qui l'avait d'abord si fort épouvanté.

Mais, lorsque *Le Polynésien* fut entré dans la mer Rouge, tout changea subitement.

La température est toujours très élevée en cet endroit ; cependant jamais, de mémoire de matelot, la température n'y avait été aussi étouffante.

Le Polynésien semblait s'avancer au milieu d'une atmosphère de feu.

Plusieurs passagers et même des hommes de l'équipage tombèrent sérieusement malades. De ce nombre fut M. Dalmon. Jeanne le soigna avec une touchante sollicitude, bien qu'elle souffrait elle-même beaucoup.

Quant à Geneviève, après avoir longtemps lutté, elle était tombée dans un tel état de prostration qu'on ne pouvait en aucune façon compter sur son aide.

Heureusement le terme de cette situation critique approchait. Le commandant du paquebot faisait pousser les feux le plus possible. Bientôt l'on franchit le détroit de Bab-el-Mandeb.

Quelques heures plus tard, *Le Polynésien* mouillait en rade d'Aden, dont tous les passagers saluèrent la vue par des cris de joie. Ils pouvaient, en effet, regarder leurs souffrances comme terminées.

Après avoir fait le plein de ses soutes, *Le Polynésien* quitta Aden, se dirigeant vers Mahé, sur la côte de l'Indoustan, où il devait touché avant de se rendre en Australie. La chaleur restait toujours très forte, mais, tempérée par la brise du large, elle était aisément supportable. On respirait un air pur et non plus du sable.

Aussi l'animation reprit-elle promptement à bord, et M. Dalmon, de mêmes que tous les autres malades, ne tarda pas à se trouver complètement rétabli.

Au nombre des passagers du *Polynésien*, se trouvaient deux jeunes gens que l'on aurait pu prendre pour deux frères tant ils avaient, sinon les mêmes traits, du moins la même expression et les mêmes allures.

L'un se nommait Julien Marty. Il était enseigne de vaisseau ; l'autre, était le Dr Doinet, attaché au Muséum de Paris. Ils allaient en Australie, chargés d'une mission scientifique par le gouvernement français.

On ne connaissait ces détails que par le commissaire du bord, car les deux jeunes gens, bien que d'une exquise politesse envers tout le monde, causaient fort peu avec les autres passagers. A peine avaient-ils échangé quelques paroles banales avec M. Dalmon et Jeanne qui, à table, se trouvaient placés à côté d'eux.

Un incident dramatique devait amener ces quatre personnes à se lier plus intimement.

Quand *Le Polynésien* fut arrivé en rade de Mahé, la plupart des passagers profitant de ce que le bâtiment y faisait un assez long séjour, descendirent à terre. Parmi eux, se trouvaient, M. Dalmon, sa fille et Reynard, ainsi que Julien Marty et le Dr Doinet.

Après avoir visité la petite ville de Mahé, tout le monde se disposa à rentrer à bord, car l'heure du dîner approchait.

Les passagers regagnèrent donc la plage et s'engagèrent, par petits groupes, sur la jetée le long de laquelle devaient aborder les embarcations qui allaient venir les chercher.

M. Dalmon, avec Jeanne et Reynard, s'était avancé jusqu'au bout de la digue.

Tous trois étaient là depuis quelques instants, lorsque Jeanne s'écria, en désignant un objet dans l'eau transparente :

— Voyez donc cette fleur étrange qui semble entraînée par le flot ? Comment se nomme-t-elle ?

— Ce n'est pas une fleur, mademoiselle, répondit Reynard, mais bien un animal.

— Comment, un animal ! cette jolie chose si bien colorée ?

— Oui, c'est un zoophyte, auquel on a donné le nom de méduse.

— Où donc est-il ? demanda en ce moment, M. Dalmon, en s'avancant jusqu'au bord de la jetée, du côté que lui indiquaient les regards de sa fille et de Reynard.

— Tiens, père, par là, dit Jeanne en étendant le bras.

M. Dalmon s'efforça de voir ; tout à coup son pied glissa, il perdit l'équilibre. Reynard étendit vivement le bras pour le retenir ; mais il ne fit qu'effleurer ses vêtements du bout des doigts et ne put l'empêcher de tomber à la mer.

L'accident, toutefois, ne semblait pas devoir être bien grave, M. Dalmon était assez bon nageur. On le vit presque aussitôt revenir à la surface et se diriger tranquillement vers le débarcadère, en faisant signe aux personnes présentes de se rassurer.

Soudain une clameur s'éleva :

— Un requin ! un requin !

Ce n'était que trop vrai. A une cinquantaine de verges du nageur se montrait une masse énorme, de couleur noirâtre et de forme allongée. C'était un requin de la plus forte taille.

Il s'avancait avec rapidité vers M. Dalmon, et pour tous il était évident que celui-ci serait bientôt rejoint par l'horrible bête avant d'avoir eu le temps d'atteindre le débarcadère.

Tous les spectateurs de cette scène éprouvaient une terrible angoisse. Jeanne était tombée à demi morte entre les bras de Reynard en criant :

— Mon père ! mon père chéri !... Mon Dieu sauvez-le !

M. Dalmon semblait irrémisiblement perdu, lorsqu'on aperçut tout à coup une tête humaine émerger des flots à côté de la sienne. C'était Julien Marty qui venait de se jeter à l'eau pour lui porter secours. L'enseigne de vaisseau s'était débarrassé à la hâte d'une partie de ses vêtements. Il nageait d'une seule main et, de l'autre, il brandissait une soie de long poignard.

Sans hésiter, il se dirigea vers le requin et, en quelques secondes, il se trouva entre l'animal et M. Dalmon. Le squalo, à la vue de cette nouvelle proie qui paraissait s'offrir à lui, se précipita aussitôt pour l'engloutir.

Il y eut, parmi les assistants, un moment d'effroyable anxiété.

L'enseigne, en voyant le monstre s'élançer sur lui, n'avait pas bougé. Il le laissa ainsi s'approcher jusqu'à ce qu'il le touchât presque. Puis au moment où le requin, suivant l'habitude de tous les individus de son espèce, se tournait de côté pour le saisir, il plongea vivement sous l'animal et lui enfonça son arme dans le ventre.

L'eau se teignit de sang tout au tour. Le squalo blessé se mit à faire des bonds prodigieux, comme s'il eût cherché à écraser son adversaire de son poids. Mais l'enseigne l'évita adroitement et le laissa s'épuiser en vains efforts ; puis, lorsqu'il le vit à bout de forces, il le frappa de nouveau d'un coup de poignard. Il le laissa ensuite se tordre dans les dernières convulsions de l'agonie et, regagnant le débarcadère, il remonta sur la jetée au milieu des applaudissements de tous les spectateurs enthousiasmés.

M. Dalmon se précipita à sa rencontre, et, lui, prenant les mains, les yeux en larmes, il s'écria :

— Oh ! monsieur... je vous dois la vie, vous m'avez sauvé d'une mort horrible, et cela au péril de votre vie... sans vous j'étais perdu, je ne l'oublierai jamais.

Tout le monde se pressait autour d'eux pour féliciter le courageux sauveur ; Jeanne, revenue à elle, s'avança à son tour, toute tremblante encore, touchante dans son émotion. Elle embrassa longuement son père et ne pouvant exprimer sa reconnaissance au jeune officier comme elle aurait voulu, elle s'empara de ses mains et les embrassa en répétant.

— Vous avez sauvé mon père !... vous l'avez sauvé !

— Je suis heureux, mademoiselle, répondit Julien, qui s'efforçait de retirer doucement ses mains, de m'être trouvé là si fort à propos pour tirer monsieur votre père du danger qui le menaçait. Je me félicite également d'avoir eu la bonne idée d'acheter ce kriss malais chez un marchand de Mahé. Sans cette arme, il m'eût été impossible de venir à bout du requin.

Puis, comme Jeanne et tous les assistants lui témoignaient encore leur admiration pour son courage et son sang-froid, il protesta avec modestie, en souriant.

— Je n'ai fait que suivre, pour combattre le requin, la méthode que j'ai vu employer par les nègres de la côte occidentale d'Afrique. Sachant que l'animal, par suite de la disposition de sa gueule, est obligé de se mettre sur le côté pour saisir sa proie, ils profitent du moment où il exécute cette manœuvre pour plonger sous lui et l'éventrer.

Il ajouta, pour couper court aux félicitations, et montrant ses vêtements collés contre son corps :

— Si vous voulez, nous allons revenir vite au navire, M. Dalmon et moi nous sommes mouillés et nous avons besoin des vêtements secs.

A dater de cet événement, qui fut, pendant plusieurs jours, le sujet de toutes les conversations du bord, M. Dalmon et sa fille ne quittèrent plus Julien Marty et son compagnon, le docteur Doinet.

Leur intimité devint même de jour en jour plus étroite, plus absolue, les deux jeunes gens délaissèrent la réserve qu'ils avaient gardée jusque-là, et se mirent à parler de leurs projets. Ils racontèrent la mission dont ils avaient été chargés, le plan qu'ils avaient conçu pour le mener à bien ; M. Dalmon, de son côté, leur apprit le but de son voyage et leur raconta, dans tous ses détails, l'histoire de cet héritage qui lui était échu d'une façon si inopinée.

Quant à Reynard, il était visiblement contrarié de la tournure affectueuse que prenaient ces relations de M. Dalmon et de Jeanne avec l'enseigne du vaisseau et le docteur Doinet, car il se trouvait ainsi relégué un peu au second plan. Il n'était plus le personnage indispensable. Ce n'était plus à lui que s'adressaient M. Dalmon ou sa fille quand ils désiraient un renseignement et demandaient des conseils.

Il en concevait du dépit. Toutefois il parut se rassurer lorsqu'il apprit que Julien et le docteur ne devaient faire qu'un court séjour à Sydney, le temps de terminer les préparatifs de leur expédition scientifique dont ils étaient chargés par le gouvernement français.

THEODORE CAHU.

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

2.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

3.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

4.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

5.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

6.—LE SOCIALISME, encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle, sous forme de dictionnaire. 1 vol. gr. in 8 de 158 pages.

7.—L'ELECTRICITE, (même genre). 1 vol. de 184 pages.

8.—LA PHOTOGRAPHIE, (même genre). 1 vol. de 152 pages.

9.—L'ARCHITECTURE, (même genre). 1 vol. de 128 pages.

10.—LE JARDINAGE, (même genre). 1 vol. de 160 pages.

11.—MINERALOGIE ET LITHOLOGIE, (même genre). 1 vol. de 158 pages.

12.—HISTOIRE DES ETATS-UNIS D'AMERIQUE, depuis les premiers établissements jusqu'à nos jours, par Sylva Clapin. 1 vol. illustré et cartonné de 212 pages.

POÉSIES

13.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

14.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

15.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

ROMANS

16.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

17.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.

18.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

19.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

20.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crêmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

21.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

22.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

Les abonnés ont droit qu'à une prime par abonnement.